M O N T C A L M

Drame historique, représenté pour la première fois au Théatre National, à Montréal, le 25 novembre 1907.---------------

Par Louis GUYON---------

MONTREAL, 1907



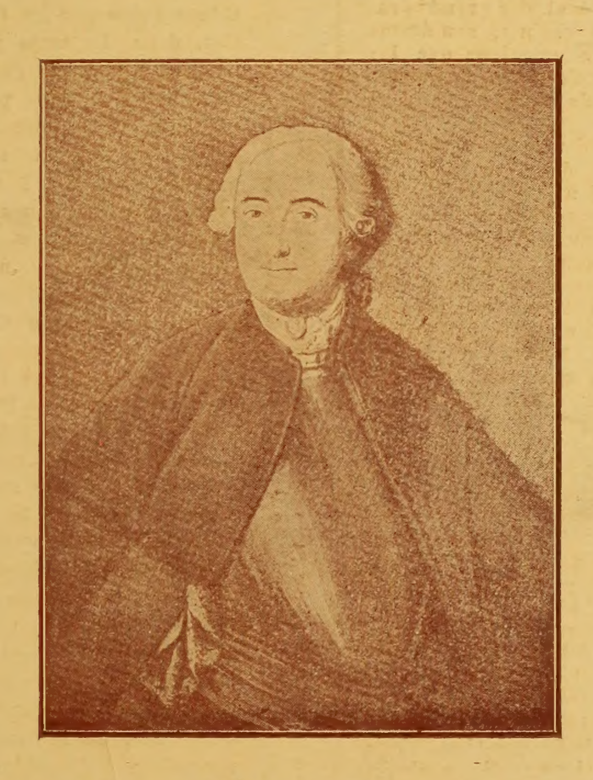

Répertoire du Théâtre National

# MONTCALM

## DRAME HISTORIQUE

En 1 prologue, 6 actes et 8 tableaux

PAR LOUIS GUYON



LOUIS JOSEPH M^is de MONTCALM, Gozon de St-Véran

Né à Candiac le 29 février 1712, mort à Québec le 14 sept. 1759



Représenté à Montréal le 25 Nov. 1907

# "MONTCALM" au Théâtre National

## Impressions sur la pièce de M. LOUIS GUYON

### "LA PRESSE"

"Montcalm", le nouveau drame que M. Louis Guyon fait jouer au Théâtre National, cette semaine, mérite mieux qu'une réclame banale et vieux cliché.

Au premier titre, M. Guyon est l'un des rares parmi nous qui aient donné au théâtre des essais acceptables.

Personne ne nous accusera de chauvinisme, j'espère, parce que nous invoquons cette qualité de l'auteur de "Montcalm". Nous avons donné, je ne dirai pas seulement assez de justice, mais assez d'amour aux œuvres françaises pour qu'on ne nous en veuille pas de nous intéresser à une production du pays. D'ailleurs, elle est française par bien des côtés l'œuvre de M. Guyon: française canadienne; ce n'est qu'une vari été du français dans le monde.

L'auteur lui-même me trouverais mauvais goût, si j'allais de suite le sacrer l'égal des grands dramaturges. Mais disons-le sans crainte, son drame mérite chez nous autant d'acclamations que les plus célèbres. Il évoque l'épisode le plus émouvant et le plus grand de ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Or, comme notre poésie a demandé sa première inspiration au patriotisme, de même le théâtre trouvera ses premiers succès dans les scènes héroïques de notre histoire. L'amour de la patrie canadienne-française est encore la qualité dominante de notre peuple. Nous n'avons pas à en faire apologie. C'est un spectacle qui passe encore inaperçu, mais qui étonnera un jour le monde que la conservation de leur langueet de leur génie propre par la poignée de vaincus de 1760. M. Guyon apporte sa contribution à cette œuvre nationale qui sera notre gloire impérissable. Nous devons lui en rendre grâces.

Les journaux ont analysé "Montcalm". C'est l'histoire des derniers jours du héros. On croirait entendre lire l'histoire elle-même tant M. Guyon a respecté la vérité.

En voyant se dérouler les tableaux de sa pièce, nous sentons mieux que jamais tout ce qu'il y a de grandeur et d'intensité dramatiques dans les dernières pages de la Nouvelle-France.

Les faits et les idées abondent dans ce drame. L'on sent que M. Guyon a été obligé de donner à ses scènes une grande concision pour ne pas dépasser le cadre raisonnable. Au reste cette concision est plus souvent une qualité qu'un défaut et ne nuit en rien à la clarté de l'exposition. Nous aurions mieux aimé voir l'intrigue sentimentale du mystérieux fils du roi, Philippe d'Hastrel, occupé moins de place dans la pièce, peut-être, mais cette restriction faite, nous ne craignons pas de donner des louanges à l'auteur.

L'intérêt de sa pièce est puissant, le style est clair, les petits incidents sont pour la plupart des trouvailles heureuses. La dernière scène, la mort de Montcalm est d'une beauté sublime. C'est d'ailleurs l'histoire toute pure.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir fait une critique complète et exactement mesurée du "Montcalm" de M. Guyon; nous n'en avions pas non plus la compétence. Nous avons simplement voulu dire l'impression h'un spectateur, la nôtre.

Il se trouve, sans doute d'autres spectateurs comme nous, qui seront émus au spectacle des derniers jours de la France sur nos bords. Dans toute la pièce de M. Guyon, il passe un grand souffle. Au-dessus de la scène plane un drapeau, c'est l'âme de la patrie, qui se penche sur les vivants, leur apportant le baiser des grands morts.

H. A.

### "LA PATRIE"

C'est toujours avec plaisir que nous assistons à la représentation d'une œuvre dramatique canadienne.

Cette semaine, M. Louis Guyon, qui n'en est pas à ses débuts, nous offre, au Théâtre National, une œuvre puissante, rappelant une des pages douloureuses de notre histoires, un deuil national. Cette œuvre mérite d'être vue plus d'une fois, à cause d'abord de la co plication de sa trame, puis pour la mâle beauté qui se dégage du caractère du héros.

M. Louis Guyon mérite de chaudes félicitations pour l'audace dont il à fait preuve en abordant un sujet aussi vaste. Il a su en tirer admirablement partie, et, d'un bout à l'autre de la pièce, le spectateur passe par les émotions sans cesse renouvelées, dans l'attente poignante de la solution des conflits d'autorité qui sont soulevés sous les pas du brave Montcalm par une administration pourrie dont l'intendant Bigot est le hideux représentant. Il y a, dans cette œuvre, des accents de pur patriotisme qui vont droit au cœur, accents exprimés en un langage élevés, fier et noble.

Sur le sujet principal, l'auteur a greffé une intrigue qui ne nuit nullement au développement historique de la pièce, et il a su très habilement jeter dans l'action deux sujets comiques, le sergent Picot et le Gascon Le Basset, dont les saillies amusantes reposent les spectateurs de la tension d'esprit qu'exige la gravité du sujet principal.

M. Louis Guyon peut être légitimement fier du succès remporté par son œuvre; mais je n'hésite pas à dire que ce succès, si brillant qu'il soit, n'est pas encore à la hauteur du talent dépensé dans cette œuvre remarquable à tant de titres.

Si l'on avait présenté la pièce comme un produit de l'art dramatique français, il est certain que l'enthousiasme aurait soulevé la foule. Mais c'est une œuvre canadienne, l'œuvre d'un de nos plus consciencieux écrivains, et il est de bon ton de lui marquer un peu de dédain. Cela est dans l'ordre des choses, malheureusement, et il faut bien donner raison à l'accablant proverbe: "Nul n'est prophète en son pays."

N'importe, nos auteurs ne doivent pas se décourager. C'est par la persévérance seule qu'ils parviendront à vaincre les préjugés qui pèsent sur eux, et il viendra un temps—temps proche, tout nous le fait pressentir—où nous tirerons tout de notre propre fonds: romans, théâtre, ouvrages didactiques, etc.

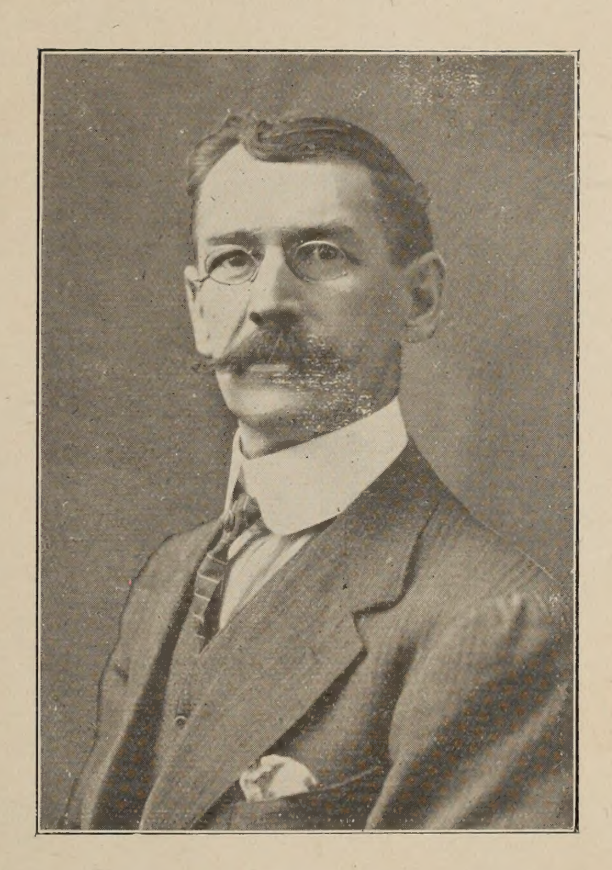
M. Louis Guyon est un pionnier, qui subit le sort de tous les précurseurs. Cependant, il n'a pas trop lieu de se plaindre, car s'il ne recueille pas aujourd'hui toute la somme de gloire qu'il mérite, il a du moins conscience d'avoir fait œuvre utile: Utile par sa valeur propre et par l'excellent exemple qu'il donne à nos jeunes écrivains, trop timorés pour faire acte d'audace en produisant des œuvres canadiennes.

VICTOR LEROY

# "MONTCALM"

## DRAME HISTORIQUE

*Par LOUIS GUYON*



LOUIS GUYON

*PHOTO E. GIROUX, MONTREAL*

Représenté pour la première fois au THÉATRE NATIONAL
à Montréal, le 25 Novembre 1907

# LE THEATRE NATIONAL

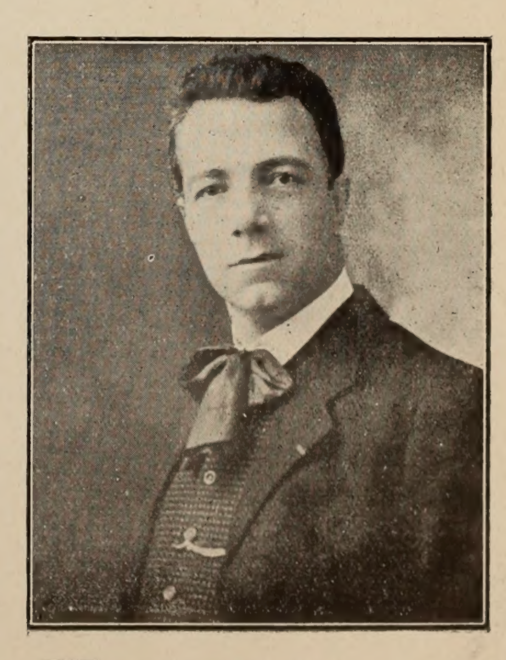
MONTREAL



M. PAUL CAZENEUVE, Directeur



LOMBARD, Directeur de la Scène
Rôle de Montcalm



A. GODEAU, Régisseur
Rôle de Vergor

# Personnages du Prologue

| | |
|---|---|
| MONTCALM, Colonel | MM. LOMBARD |
| Nattier, Peintre | PETITJEAN |
| d'Aiguebelle, Recruteur | MEUSSOT |
| Picot, Postillon | FILION |
| le Basset, Postillon | MALLET |
| Bougainville, enfant de 12 ans | MAR'E BLANCHE |
| Vergor, Capitaine | GODEAU |
| un Aubergiste | HERVE |
| un Commis | LEURS |
| MATHILDE, Prisonnière | Mmes SERVANY |
| Clémence, Servante | LEBRUN |

La chaîne des Déportées, 12 femmes. Soldats, Marins, Postillons.

Le Prologue se déroule au Havre en 1741.

# Personnages du Drame

| | |
|---|---|
| MONTCALM | MM. LOMBARD |
| Philippe d'Hastrel | GEORGES COLIN |
| de Vaudreuil | MEUSSOT |
| Maurin | PALMIERI |
| Bigot | HAMEL |
| Picot | FILION |
| le Basset | MALLET |
| Cadet | DESIR |
| de Brésolles | BECHET |
| Bougainville | LORETT |
| Repentigny | BOISSONNIERE |
| le Docteur Arnoux | HERVE |
| Vergor | GODEAU |
| Sebet | ST-GEORGES |
| Joseph (domestique) | |
| Constance | Mesdames VERY-LOMBARD |
| Mathilde | SERVANY |
| Péan | MARSOLL |
| de Beaubassin | ALLICITA |
| de Lanaudière | MARIE BLANCHE |
| Nanette | DERICOURT |
| La Rougeon | SOULIER |

Hommes et Femmes du peuple, Marins Miliciens, Grenadiers, Religieuses.

Le Drame se passe à Québec en 1759

# PROLOGUE

La scène se passe au Hâvre de Grâce en 1741.

La scène représente une vue du Port. Dans le fond la mer laissant voir une pointe de côte sur la gauche. A droite, on aperçoit un navire à l'ancre. Sur le pan de gauche, façade de l'Auberge du Dauphin blanc. A droite bureau maritime. A la porte de l'Auberge deux tables, chaises. Tout au fond un grand banc de bois.

Au lever du rideau Picot et Basset sont assis à une table servie Clémence est affairée autour de la table. A la table voisine d'Aiguebelle est en train de consulter un livre ouvert. Un soldat se tient debout à gauche, près de lui.

PICOT (levant son verre).— C'est bon tout de même, hein! le Basset? Ce vin brille comme les yeux de Clémence...

BASSET (avide).— Te! ne me parle pas, je me fais un fond (il prend le plat et va pour enlacer Clémence) Soit clémente O! ma Clémence, encore un peu de ce divin paté.

CLEMENCE (le repoussant).— C'est qu'il a une faim ce M. Basset...

PICOT.— Ça une faim? dites qu'il devient canibal. Malheureux tu veux donc commencer par le dessert? Voyons, ma gentille Clémence, lequel des deux postillons préfèrez-vous? de ce noble et imposant physique que voici, ou de cette rognure abandonnée du ciel et des femmes?...

CLEMENCE (remonte au-dessus de la table).— Dame! M. Basset a bien des qualités, il chante à ravir, il joue du galoubet, et......

BASSET (riant).—Enfoncé Picot, je suis le préféré......

PICOT.— Silence!...

CLEMENCE.—Mais lorsqu'il fait noir il est bon d'avoir un défenseur comme M. Picot avec des bons bras solides...

BASSET.—Des bons bras, c'est parfait mais ce profil, cette tête hein!...

PICOT.—Oh! une tête vide ça ne vaut pas cher.

BASSET.—(ils se lèvent tous deux et embrassent Clémence par-dessus la table) Ah c'est comme ça eh! bien au plus fort... (Clémence se sauve dans l'auberge).

SCENE II.

L'AUBERGISTE (entre de l'auberge).—Qu'est-ce que c'est? Ces Postillons sont gris, ma parole... et le coche qui part dans une heure...

BASSET.—Hé!... Patron nous sommes au dessert où est donc la surprise que vous deviez nous faire?...

AUBERGISTE (présentant un papier).—La voilà la petite surprise. Ah! mes gaillards on fait la boustifaille, on vit comme des pachas, sans soucis du pauvre Patron, mais il a eu soin de faire sa petite addition et il se trouve que Picot et le Basset, postillons du relai de Lillebonne au Hâvre sont mes débiteurs pour la sommede 40 livres six; ce qui représente trois mois de gages plus 13 livres pour cette dernière ripaille... Allons dépêchez-vous.

BASSET (découpant la volaille).—Je dépèce, patron vous le voyez...

(L'Aubergiste furieux remonte au-dessus de la table et présente sa note à Besset).

PICOT.—Nous voilà joli. Trois mois sans toucher... C'est un abus... Allons Patron ayez pitié de deux pauvres estomacs qui ne savent résister à la bonne cuisine du Dauphin blanc......

BASSET.—Vous voulez faire boucherie maintenant que vous nous avez engraissé, votre conduite est déloyale, patron...

CLEMENCE (sur le seuil.—Patron! Patron! Monsieur le Colonel demande à vous parler.... (elle disparaît).

AUBERGISTE.—On y va... Réfléchissez bien... Trois mois de service ou la prison... (sort à gauche par l'auberge.)

BASSET (se lève et vient devant la table).— La prison......

PICOT (se lève).—Es-tu homme? veux-tu flanquer là les haridelles de la poste? dis? (Clémence vient desservir la table et ressort.)

BASSET.—Aller en mer?...merci depuis que j'ai failli me noyer dans la Garonne j'ai peur de l'eau

D'AIGUEBELLE (se lève sur place).—Mais ce tambour ne viendra donc jamais?...

SOLDAT.—(regardant à gauche. On entend battre le tambour au loin). Le voilà, arrive donc, clampin...

(Le tambour par la gauche, suivi de plusieurs figurants: matelots, hommes du peuple, etc.)

D'AIGUEBELLE (monte sur la table).— Allons un dernier ban pour les traînards et les peureux, (roulement de tambour... ôtant son tricorne) Vive sa Majesté Louis XV et confusion à ses ennemis... Allons, les gars vous êtes tous nés sur cette terre de France. Qui de vous veut suivre Auxerrois-Infanterie en Italie?... Allons, allons, approchez mettre vos noms sur le livre... Vous boirez à la santé de sa Majesté qui vous donnera quatre livres d'argent, un bel uniforme, c'est-à-dire un passe-port pour la gloire... A vous les villes conquises, l'or, le vin, les femmes, oui, les plus jolies voudront nouer des rubans à vos cheveux (il saute de la table et vient au milieu) Allons, allons qui veut signer le premier?...

PICOT.—(s'avance en traînant le Basset? d'Aiguebelle les fait passer devant lui puis remonte aux figurants.) Moi!... Viens-tu le Basset?...

(Picot et Basset approchent pour signer leurs feuilles que le soldat prend et va porter à d'Aiguebelle, ils trinquent avec le sergent et les soldats, puis descendent extrême droite en manifestant leur joie).

D'AIGUEBELLE.—Un ban pour ces deux braves (roulement de tambour...tous deux se rengorgent.)

SCENE III.

HOTELIER (par la porte du magasin).—Pour l'amour de Dieu, sergent, vous voulez donc chasser tous mes hôtes avec cette caisse? Je vais me plaindre au capitaine du Port. Vous savez bien que le port appartient à la marine. (regardant Picot et Basset, il va pour saisir le papier)

D'AIGUEBELLE (gardant la liste).—Trop tard c'est signé. (lisant) Picot dit Latendresse, Basset dit l'écureuil. Deux braves (Picot et Basset exultent) Vive le Roi! (l'hôtelier veut saisir la liste, une bousculade se produit. Les figurants et les soldats entraînent l'hôtelier à gauche).

HOTELIER.—Vous ne partirez pas... Hola! la marechaussée!... Appelez le capitaine du port!...

SCENE IV

LE COMMIS (par le bureau maritime, à droite).—Hé! silence, vous autres, et débarrassez la place... On ne recrute pas sur le port!.

D'AIGUEBELLE.—Désolé, mon jeune homme, ça allait si bien! (saluant) Allons les recrues, demi tour à gauche! Nous reprendrons à l'entrée du carrefour de la croix. (mouvement de remontée générale).

COMMIS.—Pardon, pardon! Vous allez renvoyer ces hommes au relai.

D'AIGUEBELLE (faisant mine de dégainer).— Par le mordieu, je vous passerai plutôt sur le

ventre, aimable plumitif... Ces hommes ont bu à la santé du roi et signé l'engagement...... Eh! bien c'est fini, n'est-ce pas?......

PICOT (à Basset.)—Té , le sergent est du midi: ça te va, le Basset?...

BASSET.—Il me le demande! La soupe sera bonne, il doit aimer l'ail.

COMMIS.—Des menaces! nous allons rire...... Je vais vous envoyer tous au château......

SCENE V.

MONTCALM (sortant de l'auberge. Il entend le commis et s'avance)

MONTCALM.—Vous n'en ferez rien du tout, mon ami.

D'AIGUEBELLE (saluant militairement).— Le colonel!...

COMMIS.—Vraiment, M. l'officier...

MONTCALM (passe au commis).—Appelez-moi colonel, marquis de Montcalm Gozon, de Saint Véran Régiment d'auxerrois-infanterie. Ce sergent recrute sous mes ordres pour le service de Sa Majesté... Vous pouvez aller à vos affaires . (l'hôtelier rentre dans l'auberge

COMMIS.—Mais, Monsieur, le capitaine du port a donné ordre...............

MONTCALM.—Mordioux, Monsieur, le sergent ne vous a pas pris de navires ni de matelots, je suppose...

PICOT (à Basset).—Il a dit: mordioux.

BASSET.—Il est du midi, té...

D'AIGUEBELLE.—Pas un matelot, mon colonel!...

MONTCALM (s'approchant de d'Aiguebelle, il fait signe au commis de sortir).—A'nsi c'est toi qui faisais ce vacarme sous ma fenêtre?

(Le soldat descend et prend le régistre et remonte au fond).

D'AIGUEBELLE.—Il me manquait deux hommes pour compléter la compagnie de Trévannes. Regardez-moi ces deux taupins (Picot et Basset s'approchent et saluent). Quelle chance, mon colonel! Ils sont tous deux du midi; j'ai pris des renseignements...

MONTCALM (riant).—Et de Trévannes qui ne veut que des Normands!...

D'AIGUEBELLE.—Bah! Ils se débrouilleront bien ensemble, allez. Vous savez le dicton: "Plantez des Gascons, ça pousse partout. (à Basset et Picot.) Allons, les gars, venez endosser l'uniforme. (Basset et Picot remonte au fond ils sortent à gauche).

MONTCALM (gagne la table par devant).— C'est rien, nous partons dans une heure. Je vous ferai porter votre feuille de route. (Il s'assied à la petite table à droite et examine des papiers.. Tous sortent, sauf le tambour qui reste en scène près de Montcalm.)

SCENE VI

(MONTCALM, puis NATTIER suivi de BOUGAINVILLE, par la droite. Il traverse la scène et vient frapper au cabaret. L'hôtelier paraît.)

HOTELIER (saluant) Au service de vos Seigneuries.

NATTIER.—A quelle heure part le coche pour Paris?

HOTELIER.—Il partait dans une heure, mais il ne part plus.

NATTIER (Bourgainville remonte au fond).— Qu'est-ce à dire?...

HOTELIER.—Depuis que les raccoleurs du roi sont ici, nous ne pouvons plus garder de postillons; alors.........

NATTIER.—Allons, allons, je la connais cette histoire, mais je vous avertis que je ne me soucis pas de loger dans votre colombier. Vous allez de suite trouver des cochers pour la poste. (il frappe la table avec sa canne.) Allons à l'œuvre.

HOTELIER (vient un peu à lui).—Mais ce n'est pas une histoire, Monseigneur. Demandez je vous prie, à ce gentilhomme qui surveille le recrutement (bas) seulement, je vous préviens, il a la tête près du bonnet.

NATTIER.—Ah!... (regardant Montcalm) mais non je ne me trompe pas, Monsieur le Marquis de Saint Véran!...

MONTCALM (vivement se lève et vient à lui) —Nattier! Ah! mon cher maître, vous ici? Ah! par exemple, voilà une bonne rencontre... Mais que fait l'illustre peintre des belles dames de Versailles dans cet horrible trou?... (ils se donnent la main.)

NATTIER.—J'arrive de Londres aù m'avait appelé la duchesse de Warwick pour le portrait de sa fille... Sa Majesté ne se doutait pas du mauvais service qu'elle me rendait en me recommandant à cette duchesse. Mais vous arrivez de Paris, heureux mortel!... Vite, des nouvelles... Hola!... hôtelier du vin de France, le meilleur que le Dauphin blanc possède. Je veux oublier la rubiconde duchesse, le pays de brume et de bière et cette horrible traversée surtout, sur un Côtier Norvégien (ils s'installent, l'aubergiste apporte une bouteille et ressort aussitôt)

MONTCALM.—Ce bel enfant vous appartient?...

NATTIER.—Viens ici petit... Marquis, je vous présente le fils de mon grand ami de Bougainville, notaire Royal, échevin de Paris... C'est un futur savant qui connait déjà l'anglais, qui aime les militaires. C'est pour cela sans doute que son père désire en faire un avocat...(riant) Il m'a accompagné là-bas...

MONTCALM.—Ah! et que pensez-vous des soldats anglais? vous avez dû en voir.

BOUGAINVILLE.—Ils sont très beaux, très grands, très rouges...... tenez rouges comme des homards...... Oh! ils ont de beaux fusils, plus beaux que ceux de nos soldats......

MONTCALM.—Ah! bah! vraiment (riant) et pourquoi cela?...

BOUGAINVILLE.—D'abord le calibre est plus fort... Ils portent une grosse balle et ils ont des baguettes en acier... C'est plus lourd à porter mais ça ne casse pas, et charge beaucoup plus vite, ne croyez-vous pas?...

MONTCALM (surpris il lui donne une petite tape d'amitié).—Il a raison parbleu!... (L'enfant remonte) Voilà une observation très juste et à laquelle notre représentant en Angleterre n'a sans doute jamais songé... (il vient à la table, à Nattier.) Cet enfant ira loin...

NATTIER.—N'est-ce pas?... (Bougainville s'éloigne et regarde la mer.) A votre santé et au succès de votre campagne en Italie. (Ils trinquent.)

MONTCALM.—A votre prochain portrait de la royale favorite, Mme la Comtesse de Tournelles...

NATTIER (surpris.—Mme la Marquise de Vintimille serait-elle en disgrâce?...

MONTCALM.—Morte à Versailles, il y a trois semaines, en donnant naissance à un fils...

NATTIER (surpris).—Que dites-vous? Je suis confondu... Et le roi?... et l'enfant?...

MONTCALM.—Le roi a versé les larmes les plus sincères de sa vie, dit-on mais...

NATTIER.—Mais la Comtesse de Tournelles est bien belle!... Ah! décidément, la préférence de sa Majesté pour la famille de Mailly n'a d'égal que le nombre et la fidélité de ses membres lorsqu'il s'agit des plaisirs du roi... Voilà une triste nouvelle, pauvre Marquise, morte à vingt-deux ans... Son esprit rare, l'empire réel qu'elle avait sur le roi faisait un peu oublier le dévergondage de ses sœurs... l'enfant vit-il?...

MONTCALM.—Il est rumeur à Paris qu'il a été confié à la garde de Mme de Mailly malgré les protestations du jeune Marquis de Vintimille dont le nom servait à masquer cette faiblesse royale.

NATTIER—Encore un légitimé, peut-être?

MONTCALM (se lève et dégage à droite).—Fi donc!... les temps sont changés...

NATTIER (se lève).—Allons, il me tarde de revoir mon beau Paris... Il y aura de nouveaux portraits à peindre...

(roulement de tambour en coulisse, fond droite

MONTCALM (à la table où il réunit ses papiers).—Le général de la Farre m'attend à Lillebonne... J'ai d'excellents chevaux et la route est belle...

NATTIER.—Mille grâces, Marquis. Vous me rendez un réel service. (bruit de voix, on entend battre le tambour et le bruit des pas en cadence...... clameurs.)

BOUGAINVILLE (regardant dans la coulisse à droite).—Venez voir, Messieurs, quelle étrange troupe...

SCENE VII.

(Les MEMES, puis l'hôtelier sortant de l'auberge, et Picot par la gauche qui vient se mêler au groupe. L'Hôtelier un peu au-dessus de sa porte avec Clémence.)

HOTELIER.—C'est la chaîne des déportés pour la Nouvelle-Orléans......

(12 femmes en costumes bruns, tête nue, se suivant en file, le poignet gauche attaché à une chaine... Des soldats, l'arme au bras, suivent.. Mathilde portant un enfant enveloppé dans un châle, marche la dernière en trébuchant..)

1er SOLDAT.—Allons, mes petites dames, nous voilà au terme de ces routes maudites... Plus de cailloux, plus d'averses sur la tête et deboue aux chevilles et bientôt sur les beaux vaisseaux de sa Majesté, vous direz adieu au pays, et vogue la galère!... (les femmes le repoussent à droite.) Là, là! ne nous fâchons pas...

1ère FEMME.—Fils de Béelzébuth, nous as-tu assez tisonnées avec ton mousquet!...

2ème FEMME.—Paillard, je te souhaite un carcan et le gibet de la place de grève...

1ère FEMME (s'adressant à Mathilde).—Hé! la femme, ton babouin pourra boire tout à son aise maintenant... (montrant la mer.) Il ne manquera pas d'eau... (rires des femmes).

2ème SOLDAT.—Allons les ribaudes, au lieu de ces criailleries, asseyez-vous sur ce banc, on ne vous défend pas d'y laisser votre adresse pour la consolation de vos amoureux... Vous voyez qu'il en est déjà passé sur ce fameux banc, des déportés. (à part.) Elles ont toutes cette manie d'écrire leur nom......

1èreFEMME (à genoux près du banc).—Tiens! c'est vrai qu'il y en a des noms. (lisant) Caroline la Griffade, Jacqueline la fiancée, (elle rit) Des beaux noms!... Tiens! voici deux cœurs transpercés d'une flèche.

2ème FEMME (lisant).—Manon Lescaut et le chevalier des Grieux...

1er SOLDAT (repoussant Mathilde).—Allons sur ce ban avec ton marmot!... Tu ne comprends donc pas?...

MONTCALM (prend le soldat au collet et le fait pivoter).—Brute sans entrailles, ta mère n'était donc pas une femme?... Tu vois bien que cette infortunée ne se tient plus......

2ème SOLDAT.—Simagrées de coquine, d'ailleurs, ces femmes sont consignées jusqu'au départ. Ainsi mon beau gentilhomme...

MONTCALM.—Assez!... Va prévenir le capitaine du port de ton arrivée...

2ème SOLDAT (penaud).—Oui mon colonel... (il entre au bureau à droite. Nattier et Bougainville font asseoir Mathilde près de la table. Les femmes se placent sur le banc dans desattitudes diverses).

MONTCALM (versant du vin, le présente à Mathilde).—Buvez ce vin, cela vous reconfortera vous aurez besoin de toutes vos forces. (à Nattier.) Pauvre jeune femme!...

NATTIER.—(fouillant dans son porte feuille, il en tire une feuille de papier.) Voilà un profil remarquable et qui me tente. Vous permettez Marquis?.. (prend ses crayons et esquisse un portrait.)

MATHILDE (baisant la main de Montcalm).—Ah! monsieur, secourez-moi; ne me laissez pas emmener avec ces femmes...Je n'ai rien fait je vous le jure. Je suis la victime d'un atroce complot. Tout le long de la route, je n'ai cesse de répéter mon histoire et on se moque de moi: personne ne veut me croire. (s'agenouillant.) Par pitié, sauvez-moi de ces misérables femmes, car je sens que je deviens folle. Je me jetterai plutôt à la mer si on me force à les suivre.

MONTCALM (la relève).—Vous jeter à la mer, et que deviendrait votre enfant?.....

MATHILDE.—Lui!!... (rires convulsifs) Ah!... l'enfant, l'otage... (à part) le fils de l'autre...... (elle gagne la droite.)

MONTCALM.—Quelles que soient vos fautes, il ne faut pas désespérer; vous allez au delà de l'Atlantique dans un monde nouveau... Vous êtes jeune, rachetez votre vie en faisant de cet enfant un honnête homme (il l'a fait asseoir) Et qui sait si un jour vous ne serez pas glorieuse des sacrifices que vous aurez faits pour lui.

MATHILDE (pleurant près de lui).—Vous avez un fils, Monsieur?......

MONTCALM.—Oui...

MATHILDE (présentant l'enfant) f—Embrassez-le, cela lui portera bonheur...... (elle pleure.)

MONTCALM.—(se penche sur l'enfant, il regarde attentivement l'attache du bonnet vient à Nattier au milieu.) Connaissez-vous les armes de Madame de Vintimille?...

NATTIER (se lève et vient à lui).—Pardi!. puisque je les ai peintes sur la cartouche ornant le cadre de son dernier portrait: Trois maillets d'or sur champ d'azur pour Mailly de Nesle... Pourquoi cette question?......

MONTCALM.—C'est que ces armes sont brodés sur le bonnet que porte cet enfant.

NATTIER (surpris).—Ce bonnet aura été dérobé sans doute. Attendez, j'ai dans mon carton un portrait de la marquise. Nous allons voir si elle le reconnaîtra. (Il ouvre, tire le portrait de son porte-feuille et le présente à Mathilde...) Connaissez-vous ce portrait?...



Mlle SERVANY Rôle de "Mathilde"

MATHILDE (baisant le portrait).—C'est une pauvre mère à qui on a volé son enfant, comme moi, Monsieur, oui comme moi, maïs elle est morte, elle...

NATTIER (remonte pour descendre à gauche à Montcalm).—Cette pauvre femme est folle.... (il revient à la table).

MONTCALM (vient à elle).—Comment s'appelait cette femme?...

MATHILDE (regardant fixement).—La Marquise de Vintimile, et son fils est l'enfant du roi... (bas) le docteur Lepeyronnie avait dit que l'enfant ne pouvait survivre à la mère...... alors...

MONTCALM (bas).—Alors......

MATHILDE.—Alors le Marquis de Vintimille pour conserver son influence auprès du roi a introduit le fils de la nourice dans le berceau royal.

MONTCALM.—Et cet enfant?...

MATHILDE (désignant l'enfant.).—Le fils du roi, Monsieur, seulement personne ne veut le croire, non personne...... (elle retombe sur la chaise en sanglotant).

## SCENE VIII

VERGOR, SERGENT, COMMIS par la droite

...VERGOR.—Où est cette femme??...

SERGENT.—La voici, capitaine...

VERGOR.—Eloignez-vous tous, on ne parle pas aux prisonnières...

MONTCALM.—Qui êtes-vous?...

VERGOR.—Vergor du Chambon, capitaine du port...

MONTCALM.—Je suis le colonel de Montcalm et je n'admets pas que l'on me parle sur ce ton. (à Nattier.) Vilaine figure. (à Vergor.) Cette femme vient de me raconter une bien triste histoire, et avant d'aller plus loin, je vous engagerais à l'écouter.

VEVGOR.—Il est quelquefois dangeureux d'écouter des prisonnières de l'état... Eloignez-vous tous... Cette femme est au secret, recommandée toute spécialement par le Lieutenant de police M. de Sartinê.........

MONTCALM.—de Sartine?... Je n'en crois pas un mot... M. de Sartine?... un homme dévoué au roi?? allons-donc...

VERGOR.—Enfin que voulez-vous?......le temps presse.........

MONTCALM.—Conduire cette femme devant un juge.........

VERGOR.—Cause jugée je vous dis...Retirez-vous (porte la main à l'épée.)

MONTCALM.—Des menaces... (Vergor hausse les épaules et remonte aux soldats du fond qui font lever les femmes.) Dieu me pardonne, Nattier. Il me vient une envie folle de couper les oreilles à ce drôle. (Picot et Basset consolent Mathilde.)

NATTIER.—Prenez mon avis, Marquis ne vous engagez pas dans cette aventure. Il y a vingt ans que je vis à la cour et j'y ai vu plus d'une belle carrière brisée par une intrigue de palais.

MONTCALM (lui donnant la main).—Vous avez peut-être raison. Ce soudard est bien l'homme pour la besogne.

VERGOR (au fond).— Signalez l'Atalante... (dans la coulisse) Ohé!... de l'Atalante... (réponse) Ohé! Ohé!...

MATHILDE (à Picot).—Dites à cet officier que je me nomme.........

VERGOR (lui mettant la main sur la bouche.—On ne parle pas je vous dis!......Embarquez vos prisonnières, mortes ou vives, vous entendez. (les soldats s'en emparent.) Montcalm porte la main à l'épée.)

NATTIER.—Prenez garde, Marquis!

PICOT (à Basset à;l'extrême droite).—Cap-de-diou!...voilà un coquin qui a du servir sur les galères du roi.

MATHILDE (aux genoux de Vergor).—Grâce ne m'exilez pas... je n'ai rien fait...... Je veux mon enfant......

NATTIER.—Elle demande son enfant...C'est une pauvre nourrice à qui on aura tourné la tête......

MONTCALM.—Non, Nattier. Cette femme est la victime d'un complot monstrueux.

RIDEAU.



# ACTE I

La scène représente un coin du vieux Québec. Dans le fond façade d'une maison de pierre. Grande porte au milieu, fenêtre garnie de contrevents. Près de la porte, une guérite. Au-dessus de la porte enseigne ou se lit: " J. CADET " munitionnaire. A gauche, façade d'un corps de garde; une affiche sur la porte ou se lit: "Régiment de Berry." Un réverbère au coin de gauche éclaire la scène. Il fait demi-jour et la neige tombe par moments.

## SCENE

(Picot et le Basset sont en faction. Picot à droite, Basset à gauche. Ils se rencontrent en face du magasin.)

BASSET (battant la semelle).—Ah!... quel chien de pays! Foi de Basset, je ne me plaindrai plus du mistral si je parviens à revoir la Garonne.

PICOT (s'arrêtant).—Té! petit, il ne fallait pas te faire fantassin... T'es bâti comme un canard... Parbleu! quand on est si près de terre, ça se comprend, on a froid.

## SCENE II.

(Sebet, chaudement vêtu paraît à la porte du magasin, tenant une affiche qu'il place à côté du perron, à gauche).

SEBET (lisant).—ORDONNANCE.—A partir du 12 janvier, la;ration est fixée à un quarteron par tête pour les habitants du gouvernement de Québec. Signé: BIGOT, intendant." (Picot siffle bas.)

SEBET (descend en scène).—Eh! bien, qu'en pensez-vous, messieurs les grenadiers de Béarn?... Ça vous coupe un peu le sifflet, pas vrai?...

PICOT (vient à Sebet).—Un peu, mon jeune turluppin... mais dis-moi, l'honnête Cadet fera-t-il servir de la corde à chaque distribution?

SEBET (étonné).—De la corde?... vous voulez vous pendre?

BASSET (riant, vient à Sebet).—Malheur!...si jeune et innocent!

PICOT.—Mais non, mais seulement m'ajuster une sous-ventrière afin de garder le fameux quarteron le plus longtemps possible... Ah!...... ventrebleu!. (il frappe la terre avec son fusil.) Mouvement de frayeur de Sebet).

BASSET (même mouvement).—Cap-de-diou!....

PICOT.—Toujours le ventre vide il reprend sa marche à droite.)

BASSET.—Et les pieds gelés. (il reprend sa marche à gauche.)

SEBET.—Vous trouvez qu'il fait froid?

BASSET.—Il me le demande!... J'ai le frisson depuis la St-Michel.

SEBET.—Mais ce n'est rien cela. Je me suis laissé dire que sur le Cap, certains soirs, lorsque les soldats parlaient les mots tomba;ent par terre gelés.

BASSET (s'approche de Sebet et le fait se retourner vers lui).—Mais à qui le dites-vous?.. C'est moi qui suis chargé de dégeler le mot de passe......

PICOT (même mouvement).—Té! petit, chez nous, c'est le contraire. Il faut relever les factionnaires tous les vingt minutes à cause de la chaleur. Un jour, le sergent en oublie trois, et quand on est allé les chercher, plus que trois uniformes qui se promenaient.

SEBET.—Ah!— et les soldats?

PICOT.—Fondus!... tous fondus!... pas vrai le Basset?

BASSET (s'essuyant les yeux).—Il me le demande!... C'étaient mes trois cousins.

SEBET (à part).—Parlez-moi d'une paire de menteurs. (haut) Vous vous plaignez de M. Cadet?...... Et lui qui se morfond pour vous tenir approvisionnés de viande de cheval bien grasse!..

PICOT.—Parlons-en des chevaux de M. Cadet!..

BASSET.—Le caroussel des chevaux de bois de mon village. En a-t-on mangé du cheval depuis trois ans?.. Cheval rôti, cheval à la sauce piquante, cheval au grattin!... J'en rêve toutes les nuits. (il reprend sa faction.)

PICOT (repasse à droite).—Et moi, donc, je baisse les yeux lorsque je rencontre le bidet du régiment............

SEBET (remonte tout-à-fait sur les marches). —Chut!... Si on vous entendait... M. l'intendant et M. Cadet sont à tirer des plans depuis trois heures... Il paraît que vous mangez trop. (Basset et Picot se précipitent sur Sebet qui rentre dans le magasin.)

## SCENE III.

(Les mêmes puis NANETTE, du premier plan à droite, traverse pour sortir. Picot et Basset croisent la baionnette tous deux. Mouvement d'effroi de Nanette.)

PICOT (croisant le fusil)...Halte!...eh! bonjour la belle des belles de St-Roch...... Où allons-nous donc, si matin?

NANETTE.—Tiens c'est vous M. Picot?... C'est que notre demoiselle visite ses malades plus à bonne heure aujourd'hui à cause du train.

PICOT.—A cause du train?

NANETTE (son panier au bras gauche).—Mais vous le savez bien, c'est à propos de l'ordonnance... On ne parle que de cela dans la Basse Ville.

PICOT.—Ah! ouida?... C'est donc sérieux, cette révolte des femmes?...(il va à Basset, Nanette remonte un peu au fond droite.) Ohé! le Basset, ouvre l'œil; nous allons être attaqués par des amazones en bonnet de coton.

NANETTE (regardant à droite).— J'aperçois ma maîtresse.

PICOT (la retenant).—Et le beau lieutenant roucoule toujours auprès de la belle héritière?

NANETTE (elle redescend).—Ah!... Vous savez cela?...

PICOT (la retenant).—Un lieutenant qui se rend à la messe avant la diane par vingt degrés de froid est amoureux ou je ne m'y connais pas....... A quand la noce?

NANETTE.—Ne me parlez pas de votre lieutenant... En voilà un crampon qui convoite la dot que le père Maurin donnera à sa nièce.

PICOT.—Oh! il n'est pas le seul... et savez-vous que les beaux yeux de Mlle Constance sont un peu responsables de tout cela... Tudieu!... quelle jolie fille!... La belle Mme Péan pourrait bien perdre son sceptre.

NANETTE.—Et si bonne si charitable, pas du tout fière... Tout le monde l'adore, et cependant, les beaux yeux que vous avez remarqués sont souvent mouillés de larmes... Mais je bavarde... (mouvement de remonte.)

PICOT (la retenant, lui saisit son panier).— Mais dites-moi, vous avez donc des malades dans la rue de la Canoterie?

NANETTE.—Ah! ça! vous me suivez donc, vous?...

PICOT.—Dame!... vous m'avez défendu le faubourg St-Roch!... Il faut pourtant que j'aille me dégourdir les jambes quelque part.

NANETTE (elle va pour remonter, Picot l'arrête un peu).—Eh! bien, faites comme le lieutenant, allez à la messe (fausse sortie) Eh!.., bien oui, il y a dans la rue de la Canoterie une bien brave femme, Mme d'Hastrel, pauvre, mais trop fière pour tendre la main. Elle serait morte depuis longtemps sans le secours de ma maîtresse



GEO. COLIN—Rôle de Philippe

Vous avez peut-être connu son fils Philippe: Il était dans la milice au lac Champlain?

PICOT.—Attendez... Oui, le petit Philippe?...Nous l'avions surnommé le Dauphin. Beau gars! ma foi, brave comme une épée... Il est de l'étoffe dont on fait les grenadiers...N'a-t-il pas été blessé à Carillon?

NANETTE.—Disparu!... Plus de nouvelles depuis dix mois

PICOT.—Ah! je comprends. C'est lui que Mlle...

NANETTE.—Chut!... pas un mot...

PICOT.—Ah! le pauvre petit!... c'est qu'il en est resté là-bas dans la tranchée, aux pieds des grands hêtres!... C'est bon pour nous vieux sacs de salpêtre; mais quand je vois tomber ces beaux jeunes gars, ah! tenez!... (s'essuyant les yeux)

NANEZTE (attendrie).—Vous avez bon cœur, M. Picot.

PICOT (revient à elle).—Oui, gentille pivoine du Canada, Picot a bon coeur, et, sans la consigne, je vous demanderais la faveur de vous escorter ostensiblement.

NANETTE.—Y pensez-vous?... J'entre au magasin pour mes provisions.

PICOT (ouvrant les bras).—Suffit!... Je me contenterai seulement de vous souhaiter la bonne année, et le paradis à la fin de vosjours. (Il va pour l'embrasser.)

BASSET (chantant).—Beau brigadier, il faut en prendre pour deux.

NANETTE (elle évite Picot).—Après le jour de l'an c'est défendu.

SCENE IV.

(Les mêmes, puisSebet qui paraît à la porte en temps pour voir Nanette se sauvant de Picot)

SEBET (sur les marches).—C'est ça depuis que ces couetteux sont au pays, ils entortillent toutes les créatures. On n'est plus sûr, même après le troisième banc... (Nanette feint de ne pas le voir et lit l'aff;che. Sebet descend). Ah!... Mamzelle Nanette, quand donc aurez-vous fini de batifoler avec des militaires?... et dire que je suis prêt à vous sacrifier la fille du père Laverdure et un fond d'épicerie de trois mille livres qu'on m'offre... oui trois mille livres!......

NANETTE.—Toujours ce fond ,d'épicerie... Tenez mon pauvre Sebet, vous n'êtes bon qu'à peser de la chandelle et à mesurer de la mélasse pour le Père Cadet. (fausse sortie.) Ah! vous ne savez pas? C'est aujourd'hui que les femmes de la Basse-Ville se proposent de démolir les magasins du roi, la Friponne d'abord, et le Munitionnaire en suite. Ah! je vous plains... La mère Rougeon l'a dit: "Nous embrocherons d'abord les commis." (riant elle entre au magasin.)

SEBET (enroulant son tablier).— Mais c'est donc vrai?... Allons aux nouvelles. (il marche à reculons à gauche, montrant le poing à Picot qui regarde à droite.) Ah! ces couetteux!... (il heurte le Basset.) Excusez! je vous ai fait mal?

BASSET (le saisit par le bras, et le fait pirouetter).—Il me le demande!... Ouvre donc les yeux, espèce de gringalet!... (Sebet sort à gauche).

SCENE V.

(Les mêmes, Picot, le Basset, puis Constance marchant très vite, suivi de Bersolles par la droite.)

BERSOLLES (retenant Constance).— Restez, Mademoiselle, je vous prie!... Il faut que vous m'écoutiez...

CONSTANCE (s'arrêtant).— Il faut?... Ne vous ai-je pas défendu de me suivre, monsieur?... Vos obsessions n'étaient que genantes, mais cette persistance devient intolérable, c'est de la persécution ...Laissez-moi.

BERSOLLES.—Pas avant de vous avoir dit tout ce que j'éprouve pour vous de respect, d'amour profond... Pardonnez ma hardiesse, Mademoiselle, M. Maurin m'honore de son amitié et......

CONSTANCE.—Et vous croyez que cela vous autorise à me manquer de respect en me forçant d'écouter vos déclaeations absurdes à la porte d'un corps de garde! Allons donc M. le Vicomte! Vos prouesses de garnison vous auront tourné la tête... (elle remonte la scène et entre au magasin.)

BERSOLLES (furieux).— Créole insolente!..... (bruits de pas.)

PICOT (au fond droite.).—Qui vive?... (voix dans la coulisse.) Patrouille de Berry.)

SCENE VI.

(Les mêmes, puis à la droite un sergent, Philippe et quatre soldats. Ils s'enlignent près du corps de garde.)

SERGENT.—Halte! soldats de Berry, au cantonnement! (deux soldats entrent au corps de garde.) Miliciens, fixe!,.. L'officier de service vous donnera des ordres.

PHILIPPE (appuyant son fusil au mur, descend à Bersolles).—Pardon, lieutenant, Veuillez donc m'accorder une permission d'une heure. Ma vieille mère demeure près d'ici, et voilàbientôt dix mois que je ne l'ai vue...

BERSOLLES.—Ah! messieurs les miliciens,comme c'est commode d'être du pays!... quand ça chauffe trop fort, les miliciens partent pour les récoltes. Le fusil devient-il trop lourd?... Vite, il faut courir chez sa maman. Morbleu! ça ne se passe pas ainsi avec les officiers de Berry, entendez-vous?

PHILIPPE.—Il n'y a pourtant pas de lâches parmi les miliciens, pourquoi nous insultez-vous?

1er SOLDAT.—Prends garde.

2ème SOLDAT.—Que fais-tu malheureux!

SCENE VII.

(Les mêmes, Constance, paraît à laporte du magasin) J'en ai assez à la fin. Depuis dix mois que j'entends maudire les miliciens Canadiens par des fréluquets galonnés...j'en ai assez. Le sang m'en monte à la figure.

BERSOLLES (ironique).— Vraiment!... Eh! bien, il faudra dire au Major de vous en ôter un peu, mon garçon, et si cela ne suffit pas nous avons les verges pour tranquiliser les mutins, sachez-le...

PHILIPPE.—Des verges?... des verges?... Et c'est ainsi que l'on traite les hommes qui éclairent vos régiments, guident vos bateaux, portent vos provisions et vous donnent des victo res?... Ah!... messieurs les beaux officiers, les bulletins ne parlent que de vous et le roi vous comble de faveurs Mais nous qui entre chaque campagne échangeons le fusil pour la charrue, la charrue pour le fusil et qui arrachons à la terre de quoi vous nourrir l'hiver, et tandis que vous vous reposez, oui, nous peinons comme des bêtes de somme... pas de titres, pas de récompenses, pas de croix pour les miliciens Lâches, nous?... mais regardez donc nos uniformes troués par les balles.

BERSOLLES.—Je ne vois qu'un rustre insolent.

PHILIPPE.—Oui!... Un rustre qui était sur le front de bataille, à Carillon tandis que vous étiez derrière les murailles du fort.

BERSOLLES.—Soldats arrêtez ce drôle...... A genoux misérable......(il arrache un fusil des mains des soldats et menace Philippe.)

CONSTANCE (s'élance entre eux).—Philippe!..

PHILIPPE.—Constance! v... (elle se jette dans ses bras).

CONSTANCE.—Vous!... vous que l'on croyait mort à Carillon.

BERSOLLES (à part).—Fi!... mon rival serait de la Milice.

CONSTANCE.—Que vous êtes changé...(entraîne Ph'lippe vers le fond.)

PHILIPPE.—Dix longs mois sur un lit d'hôpital... Vrai, bien vrai, vous ne m'aviez pas oublié?...

CONSTANCE.—Ce costume?... mes yeux rougis par les larmes... (prenant sa main) et mon coeur qui bat si fort en ce moment... Tout cela ne vous dit rien? Ingrat...

PHILIPPE (la regardant longuement).—Oui!... c'est bien vrai?... Je vous adore.

CONSTANCE (veut l'entraîner) —Venez!

BERSOLLES.—Pardon cet homme n'est pas libre.

CONSTANCE.—Monsieur, les blessés ont droit au salut, comme le drapeau, m'a-t-on dit... soyez généreux... (Philippe, va au sergent et lui parle, celui-ci lui fait de la morale.)

BERSOLLES.—Il n'y a pas de droits au Régiment, il n'y a que des devoirs... Ce milicien mérite une punition sévère. (bas) Dites un mot d'encouragement, ma charmante et j'oublierai tout...

CONSTANCE.—Assez...

BERSOLLES.—Mais avouez donc que vous aimez ce drôle.

CONSTANCE.—Oui!... autant que je vous méprise!

BERSOLLES.—Au cachot le mutin (Constance se jette dans les bras de Philippe.) Sentinelles surveillez cet homme... Le colonel décidera. (il entre au corps de garde. Le sergent remonte d'un [illegible] Picot qui va descendre peu-à-peu, puis le sergent sort avec ses hommes par gauche.)

CONSTANCE.—Ciel... Que va-t-il se passer?...... Ah!... Quoiqu'il arrive acceptez cette dernière épreuve, pour votre mère, pour moi...

PHILIPPE.—Rassurez-vous le Colonel de Berry me connaît ce n'est pas un officier de salon... Il aime ses soldats... Et qu'importe le reste n'êtes-vous pas près de moi, souriante et heureuse comme aux anciens jours?

PICOT.—(descend tout à fait. Basset épie qu'il ne sort personne du corps de garde.) Hum!...... hum!...

PHILIPPE.—Tiens, c'est toi mon brave Picot? (lui donne la main.)

PICOT.—A la bonne heure on n'a pas laissé sa peau sur les bords du lac Champlain? Eh! bien tant mieux? (bas) Le cadet est furieux tu sais... Il ne voudra pas garder ta mercuriale dans sa giberne, longtemps... Que vas-tu faire?

BASSET.—Tu lui demandes?... T'es bête, mon pauvre Picot, crois-tu qu'il obtienne une permission de ce petit maître?

PHILIPPE.—Adieux, les amis je coure voir ma mère. Quand les murs de Québec crouleraient J'irais quand même... Venez... (Constance prend son bras.)

PICOT.—C'est ça, ni vu ni connu, nous montons la garde, bonsoir... Ventrebleu! Le lieutenant m'a fait monter la moutarde à la tête, tout à l'heure, et s'il revient nos fusils pourraient partir tout seul, pas vrai le Basset?...

BASSET.—Té... ça c'est déjà vu... (Constance et Philippe sortent par la droite.)

SCENE IX.

(Les mêmes, puis CADET, BIGOT, par le magasin.)

CADET.—Mais puisque je vous dis que ce sont des femmes. Il y en avait au moins cinq cents en face du palais de l'intendant. Elles étaient furieuses, je vous dis.On a brisé toutes les vitres au magasin Royal.

SCENE X.

SEBET courant).—Sauvez-vous M. Cadet. Elles s'en viennet vous tuer les femmes sont armés de fusils

CADET (terrifié).— Vite... (à Sebet) Faites avancer un piquet de soldats...

SEBET.—Un régiment, M. Cadet...

CADET.—Allons, butor!... Veux-tu t'ôter de dans mes jambes... Allons prévenir le Lieutenant de police... ou M. de Vaudreuil... ou l'intendant.... (clameurs dans le fond gauche.)

BIGOT (par le magasin).—Que personne ne quitte la place. Sebet faites disparaître cette affiche... Une sentinelle de chaque côté... Nous ferons avancer quelques miliciens... Nos bonnes Québecquoises ne voudront pas écharper leurs maris, je suppose... (les sentinelles prennent position.) (clameurs: A bas l'intendant!..... à bas Cadet! à bas le quarteron!...) Très bien... Il ne reste plus qu'à attendre le défilé de ces dames et les saluer le plus galamment du monde.

CADET.—Ah! nous voilà bien avancés maintenant avec cette sotte ordonnance; on va peut-être démolir mon magasin.

BIGOT.—Notre magasin, Cadet. Ah! mon cher, quand perdrez-vous cette malheureuse habitude de dire: mon magasin, mes navires... (riant) Il s'agit pour le moment du magasin de Sa Majesté Louis XV. (cris, clameurs... Les femmes font irruption sur la scène, les soldats croisent la baïonnette).

SCENE XII.

(Les mêmes, la mère ROUGEON portant un drapeau par la gauche.)

ROUGEON.—Silence, vous autres, nous désirons parler à l'Intendant!...

BIGOT (s'avançant).—Que voulez-vous de moi, mesdames?

ROUGEON.—Ah! Monsieur l'Intendant, vous avez trouvé bon de nous réduire au quarteron...... Vous voulez donc nous faire périr de misère maintenant que nos hommes sont éparpillés aux quatre coins du pays?... Eh! bien! non ça ne se passera pas comme cela.

TOUS.—Non, non!... A bas le quarteron!!

CADET (les bras levés).—Mais, mes bonnes dames, il faut être raisonnable. La misère est grande partout... Le bois est rare, les provisions horsde prix... Que voulez-vous qu'on y fasse?...

ROUGEON.—Le bois est rare dites-vous, et cependant vos fourneaux ne s'éteignent ni le jour, ni la nuit... Il n'y a pas de provisions?... et vos tables gémissent sous le poids de la bonne chère et tandis que vous cotillonnez avez des drôlesses, nos enfants s'endorment en sanglotant... Ils nous demandent du pain, nos enfants, entendez-vous, Monsieur! (cris) A mort la clique!

BIGOT.—Ecoutez!... il y a ici une fâcheuse méprise... L'ordonnance qui a été publiée n'affecte pas nos braves miliciens du gouvernement de Québec. Nous avons la certitude d'être secourus au printemps, et nous servirons la demi-livre à tout le monde, comme par le passé.

LE PEUPLE.—Ah!...

BIGOT.—Oui! c'est une erreur regrettable de la part du munitionnaire.

CADET (à part).—Le traître! (roulements de tambour.)

SCENE XIII.

(Les mêmes, puis MONTCALM et de REPENTIGNY par la droite...les soldats présentent les armes... Tous se découvrent).

MONTCALM (ôtant son chapeau).—Bonjour, Mesdames. Je m'aperçois que j'arrive trop tard. M. l'Intendant je n'en doute pas, a si bien fait les choses qu'il ne me reste plus qu'à vous supplier au nom du Roi de prendre courage... Ah! oui relevez vos cœurs... Il est impossible que la France nous abandonne. Votre vénérable évêque vous l'a raconté dimanche dernier. Il vous a dit combien de fois la Patrie française avait été sauvée par le dévouement de ses femmes... En sera-t-il autrement au Canada?...

LE PEUPLE.—Vive le Général!... Vive M. le Marquis.

MONTCALM.—Allons je le vois, vous êtes de braves patriotes. Aimez bien la France et le Roi. Avez confiance, et je vous jure que moi vivant, vous n'appartiendrez jamais à l'Anglais.

LE PEUPLE.—Vive le Général!...

MONTCALM.—Maintenant, que diriez-vous d'un congé de huit jours pour les miliciens de Québec?

ROUGEON.—Nos hommes à la maison pour huit jours! Ah! tenez, Général, laissez-moi vous embrasser au nom des femmes de la Basse-Ville!...

LE PEUPLE.—Bravo, bravo!...(elle l'embrasse. Les femmes sortent à gauche). Vive le Général! (Cadet et Sebet causent ensemble. MONTCALM et Bigot descendent la scène.)

MONTCALM.—Monsieur l'Intendant, vos exactions finiront par exaspérer les habitants de ce malheureux pays. Jamais ville assiégée n'a été plus malheureuse. Prenez garde, Monsieur, la faim est mauvaise conseillère...

BIGOT.—Allons donc, Général. Je connais bien ces Percheronnes doublées de Normandes. Ah! pas une de ces commères qui n'ait sa petite provision d'hiver soigneusement cachée, n'est-ce pas Cadet?

CADET.—Oui, Général., M. l'Intendant a peut être raison. On imite les écureuils; chacun fait sa petite cachette.

SCENE XIV.

(Les mêmes, PHILIPPE par la droite).

CADET.—Il y en a même qui revendent à vil prix les rations qu'elles viennent de recevoir......

PHILIPPE (s'avançant).— C'est faux, oui, c'est faux, et vous le savez bien? Ah! mon Général, n'écoutez pas ces affameurs: ils vous trompent. Tandis que je faisais campagne au lac Champlain, on a laissé ma vieille mère sans pain sans feu, et je viens de la trouver mourante.

BIGOT.—Soldats, arrêtez cet homme!...

MONTCALM.—Vous oubliez, Monsieur, que je commande encore l'armée. (à Philippe) Votre nom?

PHILIPPE.—D'Hastrel, Louis-Philippe, milicien incorporé à la troisième compagnie de Berry...

MONTCALM (à Repentigny).— Vous connaissez?...

REPENTIGNY (saluant).—Oui, Général, fils de veuve, venue de la Louisianne... Il était avec nous à Carillon.

MONTCALM.—On aurait pu lui accorder exemption. Il est bien jeune.

PHILIPPE.—Fils de soldat, mon Général, mon père est mort pour la France sous les murs de Prague. En vous voyant si généreux de votre sang pour la défense de la colonie, ma mère m'a permis de m'enrôler. Va, m'a-t-elle dit, il ne faut pas que l'histoire dise, un jour, que les enfants du Canada étaient indignes de leurs ancêtres et des braves généraux qui se dévouaient pour leur défense.

MONTCALM (lui posant la main sur l'épaule).—Vous aimez la France?

PHILIPPE.—Oui, ma vie lui appartient toute entière.

MONTCALM.—C'est bien, mon fils, retournez auprès de votre mère, et revenez me donner de ses nouvelles chez moi, rue des Remparts.

PHILIPPE.—Ah!... Merci, Général. Vous êtes bon comme un père... (sort à droite)

MONTCALM (écrivant sur un calepin).—Capitaine, veuillez donc vous entendre avec le munitionnaire, pour le soulagement de cette famille.

REPENTIGNY.—Très bien, mon Général. (à Picot) Tu connais la demeure du jeune milicien?

PICOT (saluant).— Oui, capitaine.

MONTCALM (à Picot).— Approche, grenadier. Tu connais ce militaire?

PICOT.—Depuis Carillon, mon Général, où je l'ai vu abattre le porte-drapeau du royal Américain... Un beau coup de fusil, mon Général!... Ah!... nous étions mieux là qu'au col de l'assiette devant les redoutes Piémontaises.

MONTCALM.—Tu étais à Exilles, toi?...

PICOT.—Té, mon Général, aussi vrai que je me nomme Picot dit Latendresse, n'est-ce pas le Basset?

BASSET.—Il me le demande, comme s'il était possible de nous séparer.

MONTCALM.—Ainsi, nous étions compagnons d'armes en Italie? (tous s'approchent pour écouter.)



Mde. VERY—Rôle de Constance

PICOT.—Serre-file au royal Vermandois. J'étais àquinze pas du Général de Belisle lorsqu'il roula avec vous dans le ravin maudit... Le mouchoir que vous aviez attaché à votre tête à cause de votre blessure était resté accroché aux buissons.

MONTCALM.—C'est bien cela... et puis.

PICOT.—Pour lors que je dis au Basset: "Allons chercher ça." Nous remontons au pas gymnastique. Je reçois une livre de balles piémontaises dans les côtes. Le Basset me chargè sur ses épaules et descend tranquillement le talus. Alors, ces scélérats de Piémontais qui nous avaient fait tant de mal se mettent à battre des mains....... Et voici le mouchoir... (tirant le mouchoir de son bonnet.)

MONTCALM (à Repentigny).— Et voilà les hommes que le roi abandonne!... Ah capitaine, cela me broie le cœur... (à Picot) Donne-moi la main mon brave. Et quoiqu'il arrive ce mouchoir vous servira de talisman auprès de votre général. Dans des temps plus heureux, le roi vous eut nommés officiers pour un pareil exemple de bravoure...(tirant son épée) Soldats de Béarn!....... Garde-à-vous!... (les soldats s'enlignent.) Comment avons-nous combattus à Carrillon.

1er SOLDAT.—A neuf heures comme des enfants.........

BASSET.—Et à dix heures, comme des hommes......

PICOT.—Et à midi comme des démons, c'est que nous étions trop noirs de poudre pour être pris pour des anges, mon général.

MONTCALM (au fond).—Clairons et tambours. Ouvrez le ban!!...... (sonnerie et tambours) Les grenadiers Picot et Basset sont promus sergents au Régiment de Béarn...... Fermez le ban ...Rompez...... (Montcalm et de Repentigny par la gauche.)

PICOT (descend au milieu).—Allons, les enfants, en Chœur "Les Grenadiers de Carillon......

CHANSON —Après la chanson Picot commande).

PICOT.—Grenadiers, garde à vous!... Presentez armes?...... (Les soldats présentent les armes. MONTCALM et Repentigny par la gauche.)

(Le Rideau après la chanson, à volonté).

RIDEAU.

# ACTE II

Le théatre représente l'intérieur d'une salle modeste. A gauche une cheminee. Porte dans le fond. A gauche deux portes donnant sur les appartements. Petite table au milieu. Un grand fauteuil, chaises, au-dessus de la cheminée, portrait d'un militaire. Une lampe brûle sur la table.

## SCENE I.

(Au lever durideau Mathilde repose dans le fauteuil à gauche. Philippe tenant la porte entr'ouverte, parlant à la cantonnade)

PHILIPPE.—Merci, mes amis, mes braves camarades de la milice (ferme la porte et vient embrasser Mathilde, qui se retourne.) C'est fait mère, le général me prend à son service. Je dois remplacer Marcel. A son retour j'aurai un emploi fixe. La nouvelle a déjà fait le tour de la ville. Mes camarades au collège des Jésuites enrégimentés sous le nom du Royal-Syntax m'ont fait une véritable ovation.

Mme d'HASTREL.—Que je suis heureuse, mon cher enfant!... Viens que j'entende de ta bouche le récit de ton succès. Est-ce bien toi le pauvre milicien d'hier? Mais quelle est donc la bonne fée qui nous protège depuis ton retour?...

PHILIPPE.—Une fée que nous connaissons bien, et qui vous aime, mais c'est Constance, n'en doutez pas... Grâce aux recommandations de M. Maurin, son oncle, toutes les difficultés se sont applanies... Bras dessus bras dessous, nous sommes revenus de chez M. le Marquis, une vraie marche triomphale; tape amicale sur l'épaule de M. l'Intendant, poignée de main onctueuse de M. Cadet, empressement des fournisseurs...... Plus qu'un protecteur, cet homme est une puissance.

Mme. d'HASTREL.—Le général s'est-il informé de ta famille?

PHILIPPE.—Oui, et comme je le quittais il m'a prié d'apporter mes papiers. Tout cela sera bien facile à obtenir, je m'imagine, puisque je suis né à Québec......

Mme d'HASTREL (à part).—Ah! mon Dieu.... (haut) Il a demandé des renseignements?

PHILIPPE.—(vient à elle et la prend dans ses bras.) Mais qu'as-tu donc? Ne tremble pas ainsi... Ces détails ne peuvent que médiocrement intéresser le général va: une simple formalité sans doute... (il la conduit vers la droite.) Allons repose-toi tu es fatigué...

Mme d'HASTREL.—Oui, tu as raison, je me sens plus faible, donne moi ton bras que j'aille me reposer... (il l'a conduit à la porte de droite l'a fait passer sur le seuil, il l'embrasse.)

## SCENE II.

(On frappe. Constance un petit fichu sur la tête paraît par le fond.)

CONSTANCE.—Bonjour M. le secrétaire intérimaire...

PHILIPPE (vient à elle).— Enfin vous voilà. Ah! quel bonheur!... Vous avez appris?......

CONSTANCE.—Tout. Mon oncle m'a tout dit. Comment se porte Mde d'Hastrel?

PHILIPPE (lui prenant la taille).— Vous ne me tutoyez plus?... Ma pauvre mère a été complètement bouleversée par cette bonne nouvelle. Elle repose dans cette chambre...

CONSTANCE (descend en scène, il l'a suit).— Je précède M. Maurin qui veut couronner sa bonne action en fêtant les Rois, ici, avec nous.

PHILIPPE.—Quel honneur pour nous. C'est une surprise alors? Ah! chère Constance nous allons donc pouvoir nous rencontrer au grand jour?... Plus de mystères, plus d'escalades, tenez je suis fou de joie. Quelle chose étrange que le hasard; dire qu'un aussi grand bonheur dépendait d'un aussi petit incident: Le déplacement du secrétaire de M. de MONTCALM... Et nous voilà si heureux, n'est-ce pas?

CONSTANCE (s'asseyant).—Heureuse, mais inquiète... La maison, du Général est le rendez-vous des beaux esprits; vous y rencontrerez de bien jolies demoiselles et elles vous feront peut-être oublier Constance Maurin, la nièce de l'homme que tout Québec exècre... Ce brusque changement dans la conduite de mon oncle me fait peur.

Ah! dites-moi que rien ne pourra nous séparer désormais?

PHILIPPE (se met à genoux devant elle).— Rien au monde. Et vous serez à moi quoiqu'il arrive...

CONSTANCE.—Ne suis-je pas Constance......

PHILIPPE (la prenant dans ses bras).—Chère Constance. (On frappe, Philippe va ouvrir. Constance se lève).

## SCENE III.

(Les mêmes, puis par la porte du fond, Nanette trois jeunes filles, Picot, le Basset, quelques mi-

liciens, deux joueurs de violon... scene animée. On apporte une table servie... Bouteilles, verres, au milieu de la table un gâteau piqué de petits pavillons. Tout le monde salue Constance qui remonte un peu.

PICOT (du fond).—Bonsoir! la compagnie! Les camarades de Carillon sont venus te féliciter et fêter les rois. (Philippe donne la main aux invités.)

PHILIPPE.—Merci mes amis, vous êtes tous les bienvenus, c'est une surprise bien agréable pour moi.

BASSET.—Vive le secrétaire!... Et en avant la musique. J'ai des fourmis dans les jambes, il n'y a pas à dire, il faut que j'en transpire une. (il se met à danser avec Nanette.)

PICOT (le prend par l'oreille et le fait passer devant lui).—Eh! eh? c'est pas-le moment de faire ton effet, mon petit.

BASSET.—Comment Nanette est retenue?

PICOT.—Pour la première, oui. Tu l'auras subséquemment...... (les violons jouent une ronde à laquelle tous prennent part à la fin de la danse chacun s'assied. Une femme descend le gâteau à Nanette qui sert d'abord Constance et Philippe.

NANETTE.—Il nous manque le Roi et la Reine. Attention nous allons passer le gâteau.

PHILIPPE.—Aie! Qu'est-ce que je trouve?...

NANETTE.—La fève! le Roi! Voici le Roi......

PHILIPPE.—(va prendre la main de Constance, —Et voici la Reine......

LES INVITES.—Vive le Roi: Vive la Reine!..

(On approche deux fauteuils.) (Nanette remplit les verres et les présente aux invités.)

PHILIPPE (levant son verre).—Le Roi boit... (tous boivent.)

PICOT.—C'est qu'il ressemble au Roi, le mâtin. Moi qui vous parle j'ai souvent vu sa Majesté, n'est-ce pas le Basset? A notre retour d'Italie, tu te rappelles?......

BASSET.—Il me le demande. Sa Majesté en me voyant dit: Tu es bien court pour un grenadier. Les Piémontais t'ont donc coupé les jambes?... Té votre Majesté, avec des jambes plus longues



E. HAMEL—Rôle de Bigot

ces bougres m'auraient peut-être coupé l'appétit... (on frappe. Constance et Philippe se lèvent. Picot et Basset dégagent à droite.

SCENE IV.

(Nanette va ouvrir. Maurin et Bigot. Maurin descend et Bigot reste près de la porte. Tous reculent.)

PICOT.—Qu'est-ce que ce petit vieux? Ce n'est pourtant pas Mardi-Gras. (Maurin ôte son manteau.)

MAURIN.—Bonsoir, mon jeune ami. (à part) les violons, les gateaux, allons tout va bien. (à voix basse à Philippe.) Eloignez vos invités, j'ai à causer de vous avec M. l'intendant. Je vous ferai appeler.

PHILIPPE.—Très bien, Monsieur. Suivez-moi par ici, mes amis. (Tous sortent à droite, sauf Maurin et Bigot qui s'avance auprès de Maurin.)

BIGOT.—Maintenant, illustre Machiavel du Canada, me donnerez-vous la clef de ce mystère?

MAURIN.—Oui. Mais auparavant, laissez-moi vous informer que M. Trémais, le commissaire délégué par cet imbécile de Berryer a fini son enquête.

BIGOT.—Et il accuse Bigot de malversations, Cadet, de fraude et de corruption. Bref, le Roi nouscoupe les vivres en attendant que les Anglais nous coupent la tête.

MAURIN.—C'est cela même, j'admire votre pénétration. Vous avez de l'esprit François, beaucoup d'esprit.

BIGOT (riant).—N'est-ce pas le seul brevet exigé d'un fonctionnaire français, depuis la Régence?...

MAURIN.—Oui, c'est vrai, seulement en dépit de votre souplesse où seriez-vous sans la bonne petite police de papa Maurin?

BIGOT.—Que voulez-vous dire?

MAURIN (tirant un papier de sa poche).— M. l'Intendant, voici une liste que le commissaire Trémais a laissée tomber de sa poche. Oh! bien accidentellement; et voici ce qu'elle contient. (lisant): Bigot, Cadet, Péan, Descheneaux, Maurin, Claverv. Vous me suivez bien?......

BIGOT (riant).—Les conjurés de la banqueroute Et après?......

MAURIN.—Vous ne comprenez pas?... eh bien! écoutez... Chacun de ces noms porte un numéro, chaque numéro correspond à un dossier qui devra diablement simplifier la besogne des juges, au Chatelet.

BIGOT (sombre).—Hélas! La comédie achève..

MAURIN.—La tragédie serait plus juste. La perte d'un continent vaut bien ce nom...

BIGOT.—Bah! Si vous vouliez seulement me seconder.

MAURIN. Vous êtes puissant, mon ami, mais lorsqu'il tonne je me défie des grands arbres...

BIGOT.—Ta! ta! Thersite ne fut pas tué par la foudre; ce fameux bouffon mourut d'un coup de poing. Vos craintes sont chimériques, mon cher Maurin, laissez-moi vous dire qu'avant trois mois la colonie aura changée de maîtres. Voyons, n'ai-je pas résisteé depuis trois ans aux dénonciations, de Montcalm, aux tracasseries du Gouverneur, et aux Jérémiades de l'Evêque? Croyez-moi c'est à Versailles et non à Québec que nos comptes se règleront. Le gouverneur n'a rien de caché pour moi. Il me doit tant mais ce qu'il me faudrait ce serait quelqu'un de sûr auprès du Général.

MAURIN.—J'y avais songé.

BIGOT (surpris).—Vous êtes étonnant parole d'honneur! et c'était?.........

MAURIN (baissant la voix et désignant la porte par où Philippe est sorti).—C'est lui. Il doit remplacer Marcel qui part ce soir pour Montréal. Oh! il a fallu de la prudence car il est difficile de se jouer de ce futé Marquis. (durant ce dialogue, on entend les violons et les divers bruits de la fête.)

BIGOT.—Vous êtes plus fort que nous tous. (il va entr'ouvrir la porte à droite.) La tête d'un Bourbon sur les épaules de ce roturier! voilà qui est singulier. (il revient vers Maurin) Il a vingt ans. Votre nièce est jolie. Jeu d'enfants pour nous, mon cher Dans deux jours, nous saurons tout ce qui se passe chez le Général. Décidément, Maurin, vous êtes un grand politique, et votre place est à Versailles.

MAURIN.—Eh! eh! il se pourrait que ce jeune homme nous devienne utile.

BIGOT (lui donnant la main).—A bientôt, à l'Intendance, mon cher Maurin. (Il sort par le fond. Maurin l'accompagne jusqu'à la porte.)

SCENE V

(Maurin, puis Philippe par la droite.

MAURIN.—Eh! bien, vous voilà secrétaire du Général?... C'est ainsi lorsque papa Maurin mène une affaire.

PHILIPPE (présentant une chaise).— Veuillez donc vous asseoir, Monsieur. Je vais prévenir ma mère. Bien que souffrante, je suis certain qu'elle voudra vous remercier elle-même de vos bontés pour moi.

MAURIN (s'asseyant).—Non, non, restez, les moments sont précieux. Je suis attendu à l'Intendance. (consultant sa montre.) Ainsi, nous voilà en place! Il a suffi d'un coup d'épaule pour vous mettre sur le chemin de la fortune. Hé! de la milice au secrétariat du Général en chef, c'est un saut, savez-vous! Ah! le destin favorise rarement à demi.

PHILIPPE.—Oui grâce à votre généreux appui Ah! croyez-moi, Monsieur.........

MAURIN.—Bon, bon, n'exagérons rien. De nos jours, la générosité est une de ces vertus faciles qui masque souvent la vanité, l'intérêt personnel. toujours. Mon Dieu! vous êtes jeunes, prenez ce conseil: Ne vivez que pour vous-même dans ce monde, et vous ferez convenablement vos affaires. J'ai commencé à méditer cette maxime dans une mansarde de la rue St-Paul à Montréal, et je vaux aujourd'hui un million et demi... (il se lève).

PHILIPPE.—Que vous dépensez à faire le bien.. Ah! Monsieur c'est noble.

MAURIN (haussant les épaules, passe devant Philippe).—Mais non, mais non, je vous le répète. Je ne suis pas un St-Martin... Je serais incapable de partager mon manteau. Comme mon prédécesseur de la rue Quincampoix, je prête quelquefois l'appui de ma bosse, mais toujours à bon profit...

PHILIPPE.—Ah! monsieur, vous avez été bien bon pour moi. Dites-moi, je vous prie, ce que vous attendez de mon zèle?......

MAURIN.—Je vous veux du bien. Vous avez tout pour réussir: Jeunesse, intelligence. Vous êtes beau...

PHILIPPE.—Vous me comblez......

MAURIN (confidentiellement).— N'avez-vous pas ensorcelé ma nièce?... Ah! vous voyez qu'on ne me cache rien à moi. (il s'assied.) Avec tous ces avantages, un homme d'esprit ne reste pas dans l'ornière. On monte au sommet. Ecoutez-moi (Philippe prend une chaise, s'approche.) Il y a dans la colonie quatre personnes qui se disputent le pouvoir et les faveurs du Ro;...de Vaudreuil et MONTCALM, caractères antipathiques, ennemis irréconciliables que la méfiance et l'orgueil séparent. Bigot l'Intendant, Cadet, le mutionnaire, concussionnaires rivaux que la délation a r;vés à la même chaine. Ces hommes se jalousent, se haissent, complottent, guerre en sourde qui s'envenime de plus en plus et qui ne finira qu'avec la chute de la colonie. Le pays est ruiné par les fonctionnaires venus de France. Il s'ensuit que la fortune des petits bourgeois comme moi est devenue suspecte... Dans cette débacle imminente, les petits seront submergés. Il s'agit donc pour nous de veiller. (baissant la; voix) Attaché à la personne du Général, il vous sera facile de me servir...

PHILIPPE.—Pardon! Je ne comprends pas bien

MAURIN (à part).—Il est stupide. . . vous tiendrez un petit journal de ce qui se passe chez le Général......

PHILIPPE (se levant).—.—Moi!...

MAURIN.—Mais oui. C'est la coutume dans la diplomatie, cela permet plus tard aux jeunes secrétaires de publier de fort intéressants mémoires.

PHILIPPE (replace sa chaise).—Pardon! monsieur, vous voulez m'éprouver, sans doute.. C'est un secrétaire que vous recommandiez tout à l'heure à M. de MONTCALM, et non pas un espion...

MAURIN (se lève).—Mon Dieu! disons un homme utile si cela vous froisse.

PHILIPPE.—Assez, Monsieur. Ce que vous me proposez est infâme. Comment, vous voulez que je réponde aux bontés du Général par l'ingratitude, à sa confiance par la trahison!... Mais quel homme êtes-vous donc?... Je suis jeune, sans appui, j'aime votre nièce de toutes les forces de mon âme. Pour m'élever jusqu'à elle et m'acquitter envers vous, je vous aurais donné ma vie à vous qui m'offrez le déshonneur.

MAURIN (ricanant).—La vie d'un milicien ne coûte que cinq sous par jour au Roi. C'est maigre mon jeune ami. Diable voilà une probité qui va retarder votre avancement. (au commencement de cette tirade, Mme d'Hastrel sort de la chambre à droite et s'avance péniblement.)

SCENE VI.

Mme d'Hastrel redescend.—Vous avez votre réponse qu'attendez-vous corrupteur cynique?...... sortez!... (Philippe vient à elle et l'enlace.) J'ai travaillé vingt ans à faire un honnête homme de cet enfant, il vous faudra plus d'un jour pour en faire un misérable.

PHILIPPE (tient Mathilde dans ses bras).— Ah! Mère...

MAURIN (ricanant).—Et voilà les naïvetés que l'on enseigne chez les Jésuites... Hé! Madame, voilà des grands sentiments qu'on ne soupçonnerait pas d'une femme transportée à la Louisiane avec des prisonniers de l'Etat. (Mme d'Hastrel chancèle et tombe fauteuil à droite,



PALMIERI—Rôle de Maurin

PHILIPPE (bondit sur lui) —Tu mens, misétable! A genoux, et demande pardon à cette sainte que tu viens d'outrager... (Il le jette aux pieds de sa mère.)

SCENE VII.

(Constance paraît par le plan gauche. Maurin se dégage de Philippe.)

CONSTANCE.—Au nom du ciel que se passe-t-il?......... Philippe, Philippe!...... ...

MAURIN (se relève et passe devant Philippe. va à Constance) A moi! Bah! ce n'est qu'un traîne misère qui pose à l'honnête homme. Sois tranquille, je ne t'oublierai pas... (A Constance) Viens ici toi. (lui prenant le bras rudement.) Plutôt que de te donner à cette brute ingrate, je te jetterais dans les bras du premier garçon de ferme venu.

PHILIPPE (suppliant).—Ah! Constance dis-moi que tu ne connaisais rien de cette infamie?... (il va pour s'élancer vers elle.)

MAURIN.—Arrière... (il entraîne Constance, qui voulait s'approcher de Philippe. Ils sortent par le fond.)

PHILIPPE (conduisant Mme d'Hastrel dans un fauteuil).— Comme tu es pâle. Reviens! c'est fini ce ne sera rien, repose-toi je vais courir chez le docteur Arnoux........

Mme d'HASTREL (défaillante).—oui, va mon fils. (Philippe prend son chapeau et sort par le fond.) Exilée à la Louisiane!... Cet homme connaît donc mon secret?... Pauvre enfant il ne saura jamais ce que j'ai souffert par lui et pour lui... (elle ferme les yeux.)

SCENE VIII.

(Picot du plan gauche regardant de droite et gauche.)

PICOT (vient jusqu'au milieu, puis se retournant).—Tiens plus personne que se passe-t-il donc? (Apercevant Mathilde.) Tiens la mère de Philippe. (Mathilde le regarde) Bonsoir Madame. Nous avons voulu faire une surprise à Philippe et tout ce bruit vous a fatiguée, sans doute.... (saluant) Picot, Madame, oui! le Grenadier Picot pour vous servir... Vous êtes la mère de Philippe

Mme d'HASTREL.—Oui...

PICOT.—La fête marchait bien, le gâteau était tiréet Philippe était Roi lorsque ce Croque-Mitaine de Maurin nous est arrivé comme une douche. (en parlant Picot s'approche et recule surpris à part.) Mais non je ne me trompe pas c'est la déportée du Havre......

Mme d'Hastrel (à part) —Que me veut cet homme?... (elle faiblit.)

SCENE IX.

(MONTCALM entre brusquement, ôte son manteau et s'approche. Picot saluant en remontant).

MONTCALM.—C'est toi sergent Picot, c'est bien ici que demeure le fils d'Hastrel?

PICOT.—Oui, mon général, il est sorti, mais voici sa mère......

MONTCALM.—Tu la connais?

PICOT.—Oui. Et vous aussi, mon général.

MONTCALM.—Moi, que veux-tu dire?....

PICOT. — Je suis fou peut-être, mais c'est une figure qu'on ne peut oublier: La déportée du Hâvre, oui, mon général, j'en jurerais......

MONTCALM.—Que dis-tu?... (Il s'approche et regarde Mathilde longuement, fait signe à Picot de sortir. Pendant ce temps on entend le bruit des violons Mathilde ouvre les yeux et aperçoit Montcalm près d'elle.)

Mme d'HASTREL (se lève).—M. le Marquis de MONTCALM......

MONTCALM (à part).—La déportée du Hâvre.

Mme d'HASTREL (vient à lui).—Me reconnaissez-vous?

MONTCALM.—Oui, comment oublier une rencontre dont les conséquences devaient peser aussi lourdement sur ma destinée.

Mme d'HASTREL.—Oui, je comprends toute l'inexorable vérité de la maxime: Les rois coupables n'échappent pas à la loi de Dieu. Ils sont chatiés dans leurs enfants ·

MONTCALM.—Convaincu · que votre histoire était vraie, j'ai appris à Sa Majesté que l'enfant qu'on élevait à Savigny et qu'on appelait à la cour: le demi-Louis, n'était pas le sien; et cela au moment même ou Madame de Pompadour tentait de couronner cette sinistre substitution par les fiançailles de sa fille avec le faux prince... Déçue dans ses ambitions, la Marquise m'a vouée une haine mortelle et tant qu'elle vivra Versalles sera fermé pour moi... Je suis exilé comme vous......

Mme d'HASTREL.—M. le Marquis votre âme est trop élevée pour regretter d'avoir fait ce que commandait votre conscience et l'honneur. Je comprends votre amertume devant l'injustice qui vous frappe, mais moi, monsieur, victime inconsciente enveloppée dans cette intrigue, le cœur broyé par la perte de mon enfant, je voulais mourir et vous m'avez dit de vivre, je vous ai écouté, j'ai fait plus, j'ai donné tout mon lait, toute ma tendresse de mère à ce fruit de la volupté royale qui fait de mon propre fils un bâtard dont on se moque... (mouvement de faiblesse. MONTCALM lui prend la main.) Ah! Marquis, il ne me reste plus de larmes, plus de force et puisqu'après vingt ans une providence mystérieuse nous a de nouveau réunis, à vous de continuer son œuvre. Vous seul connaissez mon secret, vous seul pouvez apprendre au Roi ce qu'une mère a souffert pour son fils. Demandez-lui d'être clément pour le mien. Ma tâche est terminée...Vous représentez la France et son Roi, je laisse Philippe sous votre garde. Si vous voyez mon enfant dites-lui que ma dernière pensée a été pour son bonheur... Dites-lui bien à quel prix je l'ai acheté. (elle retombe morte.)

MONTCALM (se découvre).—Pays, aux dévouements sublimes tu comptes une sainte de plus...

SCENE X.

(Philippe entre par la porte du fond courant. Pose son chapeau sur chaise fond droite.)

PHILIPPE.—Impossible de trouver le médecin! (s'arrête en voyant MONTCALM.)

MONTCALM (remonte un peu à lui).—Mon fils, faites appel à tout votre courage. (lui tendant les bras.)

PHILIPPE (passe à sa mère s'agenouille devant elle, grand cri).—Ah! général, c'est trop de malheur en un jour. Ma mère, ma fiancée,tout ce que j'aimais au monde...... plus rien, il ne me reste plus rien (il tombe la tête sur les genoux de sa mère.)

MONTCALM (debout au milieu).—Soldat, debout, il vous reste la Patrie......

RIDEAU.

# ACTE III

Le théatre représente le cabinet de MONTCALM. La pièce est richement meublée. Vestibule dans le fond à droite porte drapée de portières. A gauche cheminée surmontée d'un miroir, bibliothèque entre les deux portes. Une petite porte à gauche donne dans les appartements. Petite table avec tabouret à gauche. Le portrait du Roi est suspendu au mur, dans le fond à hauteur d'homme.

## SCENE I

(Au lever du rideau, Philiphe est assis à la petite table écrivant. Picot mettant la tête à la porte du fond.)

PICOT.—On peut entrer M. le secrétaire?...

Philippe.—Comment donc c'est toi mon brave Picot?... Viens t'asseoir.

PICOT (à part).— Il me tutoie. (haut) Je suis de garde avec le Basset et l'on vient d'apporter cette lettre qu'on a trouvée sur un matelot anglais......

PHILIPPE.—Un matelot?...

PICOT.—Oui, un mateiot à la recherche d'un pilote, sans doute. Il a été pris par un parti de Montagnais et ramené à Québec. Il vient de mourir à l'hôpital et personne ne peut lire ce grimoire.

PHILIPPE (vient sur le devant de la scène lisant).—Quinze bâtiments anglais dans le port de Louisbourg (parlant) C'en est fait, Québec va être attaqué au printemps... Tandis que l'on délibère et que l'on se querelle, l'Angleterre agit... Hélas! la colonie est perdue. (vient à Picot.) Ainsi mon vieux compagnon de la tranchée c'est toi qui me donne du monsieur?...

PICOT (à part).—Et dire que c'est un prince. (haut) Dame, un secrétaire, c'est comme qui dirait une moitié de général. (il s'assied. Philippe classe ses papiers.) Ouf! que c'est moelleux, on croirait s'asseoir sur le ventre de M. Cadet.

PHILIPPE.—Tu as des nouvelles?

PICOT.—Je suis allé roder autour de la maison du compère Maurin et j'ai vu Nanette. Ah! mon prince. (à part) eh bien, qu'est-ce que je dis moi? (haut) Mon ami, en voilà une jeunesse qui ne peut pas résister à l'uniforme. Quel adorable petit chat.

PHILIPPE.—Oui, oui, c'est entendu? Et Constance?

PICOT (même ton, au public).—Ah! si vous l'aviez vu avec sa petite jupe de futaine! Quel petits pieds! Mordiou on en mangerait...



M. FILION—Rôle de Picot

PHILIPPE (riant).— Constance, en robe de futaine! Ses petits pieds! Mais tu divagues, mon pauvre Picot...

PICOT (se retourne et monte).—Excusez, quand je parle de Nanette, vous savez...

PHILIPPE (classe ses dossiers).—Bien, ne détaillons pas, mon ami: ça ne finirait plus...

PICOT.—Suffit! Eh! bien, Mademoiselle Constance ira ce soir au bal de l'Intendant, elle m'a prié de vous dire: de vous méfier de Bersolles, qui voudra sans doute vous chercher querelle.

PHILIPPE.—Tu as raison, cet homme a de la haine pour moi, mais ne crains rien, je suis sur mes gardes. J'accompagnerai le Général au bal de l'Intendance à moins d'ordres contraires.

PICOT.—Nous y serons de garde...Au revoir. (Picot sort par le fond).

## SCENE II.

(MONTCALM et BOUGAINVILLE qui porte un sac sur son épaule. Ils entrent par la droite. Philippe salue et reste au-dessus de la petite table classant ses dossiers.)

MONTCALM.—Ainsi, mon intrépide Colonel, vous courez la poste par ce froid de Sibérie?

BOUGAINVILLE.—Comment donc? Mais les chemins sur la glace sont très beaux, et le service des relais marche comme sur des patins, ce qui vaut mieux que des roulettes.

MONTCALM.—Comment se porte ce cher Chevalier de Lévis et que fait-on à Montréal?

BOUGAINVILLE.—Le chevalier se porte à ravir et s'amuse ferme. Le jour, il donne des leçons d'équitation à la sémillante Mme Pénisseault, et le soir, il étudie l'Iroquois... Non, on n'a pas d'idée d'un pareil diable. Au-corps. La campagne finie, il est plus fou, plus extravagant que le plus jeune de ses Cornettes, mais au premier coup de feu c'est le lion que vous avez vu à l'œuvre en Bohême.

MONTCALM.—La bravoure de Chevert unie au coeur le plus noble de la terre. (Bougainville regarde attentivement Philippe. à part) C'est lui... Colonel permettez-moi de vous présenter mon nouveau secrétaire, M. d'Hastrel. (se saluent, Veuillez donc, M. le secrétaire, m'apporter le memoire sur l'équipement que vous aurez soin de vérifier.

PHILIPPE.—Bien mon général. (sort à gauche.)

BOUGAINVILLE.—Ah! par exemple, voila qui est extraordinaire! Ce jeune homme est le vivant portrait de Louis XV à vingt ans.

MONTCALM (montrant le portrait).— Oui Louis XV peint par Quentin Latour. La copie original est à Versailles.

BOUGAINVILLE (regardant le portrait).—Dans le cabinet du Roi, l'Oeil de Bœuf! Je l'ai vu. (revient à Montcalm) N'est-ce pas extraordinaire qu'après vingt ans au fond de l'Amérique, les témoins de cette scène inoubliable qui se déroulait au Hâvre en 1741, se retrouvent?...

· MONTCALM.—La Providence avait prévu ce qui arrive. J'ai toujours eu le pressentiment que cette femme jouerait un rôle dans ma vie... Asseyez vous je vous prie. (il sonne Joseph paraît) Faites entrer le sergent Picot. (Picot entre et salue.) Colonel, voici l'autre témoin. J'ai écrit un mémoire au Roi confirmant le récit déjà fait à Sa Majesté, le tout appuyé de quelques preuves écrites trouvées chez la nourrice, après sa mort.

BOUGAINVILLE (commence a classer ses lettres).—Philippe ne sait rien? Ce secret pourra-t-il être gardé? (il remet une lettre à Montcalm).

MONTCALM (prenant la lettre).—Philippe ne se doute de rien, et il est important que personne dans l'entourage du Gouverneur ne sache la nouvelle, qui une fois ébruitée servirait aux plus basses intrigues. (à Picot) Où est cette jeune fille, à qui vous avez si imprudemment dévoilé la naissance de Philippe? (il décachète la lettre avec couue-papier, sur la table.)

PICOT.—Elle ne tardera pas d'arriver. Qu'est-ce que vous voulez, mon général, j'ai le cœur tendre impossible de voir pleurer une femme surtout quand elle est jolie comme l'est Mademoiselle Constance. (Montcalm lisant la lettre, dégage un peu vers droite. Picot remonte Bougainville l'arrète au passage.)

BOUGAINVILLE (à part à Picot).— Ainsi le prince aime, et à bon goût?...

PICOT (même jeu).—Dame! il a de qui tenir? Le père n'est pas un bénédictin.

MONTCALM (vient à Bougainville. Picot remonte vers le fond).— Je compte sur votre dévouement pour m'aider à soustraire le fils du Roi à tout contact avilissant. Je le garderai près de moi. Toi, sergent, ne le perds de vue un seul instant. Tu réponds de lui sur ta tête.

PICOT (salut militaire).—J'ai compris, mon général. (sort par le fond).

MONTCALM (ouvre les lettres que Bougainville lui a remises).—Racontez-moi, ce qui s'est passe au château. (s'assied à gauche table.)

BOUGAINVILLE.—Après avoir remis le courrier au Gouverneur, je suis passé au salon, et justement, la société réunie discutait votre protégé. Mme de Vaudreuil, en m'apercevant, me dit: Voilà ce bon colonel qui emportera dans son sac le griffonnage du milicien secrétaire. Et Mme Péan d'ajouter: Laissez donc, Marquise, les fautes d'orthographe ne nuisent plus à l'avancement. Regardez M. Cadet. Et tout le monde de rire, sauf M. Cadet qui n'avait pas compris. Bref, l'auguste Aréopage du château semble passablement intrigué. Cette solicitude cache, sans doute, quelque cuisante déception...

MONTCALM.—Parbleu! Ils sont furieux. Entouré d'intrigants, j'ai dû agir avec prudence. Parmi les postulants chaudement recommandés, il devait y avoir bon nombre d'espions salariés. (lisant) émeute à Montréal.

BOUGAINVILLE (se lève).— Oui, général. Montréal a eu sa petite émeute. Il s'en est manqué de peu que M. de ;Lévis fasse passer les plus turbulents par les armes. (va chercher son chapeau sur table, fond droite.)

MONTCALM.—Heureusement pour nous, car à moins d'avoir fait fusiller dix grenadiers pour un canadien: le gouverneur aurait sans doute, écrit au Roi qu'on assassinait ses Canadiens. (va à Bougainville.) Nous avons conseil dans une heure. Vous y serez, mon cher Colonel... Disposez de ma maison, vous êtes chez vous.

BOUGAINVILLE.—Merci, général, à tout-à-l'heure. (sort à droite.)

SCENE III.

MONTCALM vient se remettre à la table et prend une lettre qu'il relit lisant haut.)

MONTCALM.—J'ai répondu de vous au Roi et je suis bien assuré que vous ne me démentirez pas, et que pour le bien de l'Etat, la gloire de la nation et votre propre conservation, vous vous porterez aux plus grandes extrémités plutôt que de subir des conditions aussi honteuses qu'on a faites à Louisbourg dont vous effacerez la mémoire (se lève et gagne droite.) Ah! mon cher Candiac, et vous tous, êtres si chers qui m'attendez là-bas, vous ne saurez jamais à quel prix s'achète la gloire!...Il faut encore une dernière victoire.Trois années de luttes, de privations et d'angoisses loin des miens ne comptent pour rien. Sans pitié, le Roi commande une victoire comme s'il ordonnait une revue. (écrivant) M. le Marquis de Belle-Isle, j'ose vous répondre de mon entier dévouement à sauver cette malheureuse colonie ou à mourir. (Bruits de voix.) Où est-il ce cher Marquis J'ai hâte de le voir.

SCENE IV.

(Joseph annonçant: Mme Péan, Mme de Beaubassin, Mme de Lanaudière, M. l'Intendant Bigot. La société par le fond, MONTCALM salue Il va baiser la main de Mme Péan.

MONTCALM.—Bienvenues, mesdames! Quelle heureuse surprise!

Mme PEAN.—Ah! Marquis, puisque vous désertez la rue du Parloir, nous usons du privilège que la coutume canadienne sanctionne, n'est-ce pas Mesdames?

BEAUBASSIN.—Oui, Général. A partir du jour des Rois, les Dames de Québec visitent leurs amis.

MONTCALM.—Mais cette bonne vieille coutume du pays comporte certaines fonctions si je me rappelle bien......

BIGOT (vient devant la table et s'assied sur banquette).—C'est entendu, Marquis. Ces dames ne l'ignorent pas. Elles nous rapportent les baisers du premier de l'an, intérêt compris.

BEAUBASSIN.—M. l'Intendant se croit toujours chez ses pêcheurs dans l'Acadie.

PEAN.—Ne l'écoutez pas; c'est un inconséquent Il prêche les largesses et diminue la ration.

MONTCALM.—En vérité, est-ce bien pour le pauvre général maussade et ennuyeux que vous êtes sorties ce matin? Ah! si je n'étaispas persuadé depuis longtemps que les femmes ne sont pas curieuses......

BEAUBASSIN.—Est-ce défendu par le Code Militaire?

MONTCALM.—M. le Marquis de Vaudreuil dirait oui. Il est si peu curieux que nous aurons les Anglais à nos portes sans qu'il ne se doute d'où ils nous arrivent...

PEAN.—C'est un brillant marquis qui n'éclaire pas assez, c'est entendu tenez, M. le Gouverneur ignorait le départ de M. Marcel, et le nom même de son remplaçant.

MONTCALM (à part).— Nous y voilà. (haut Est-ce possible?

SCENE V.

(Joseph, annonçant: M. Maurin. Maurin entre par le fond.)

MAURIN.—Bonjour M. le Marquis, Mesdames, mille grâces. Le dieu Mars a donc appelé les Muses au conseil de guerre. Charmant, charmant.

MONTCALM.—Il ne manquait plus que l'Oracle et vous arrivez à point.

MAURIN (se frottant la figure).—Pardon, général; en fait d'oracle, je n'y vois pas plus loin que le bout de mon nez, et en ce moment cet organe si utile comme contre-poids à ma bosse, a besoin d'être frictionné. (il s'approche près de Bigot et lui serre la main. à part) Le secrétaire n'a rien dit?

BIGOT.—Je ne crois pas...

MAURIN.—Je respire... (haut) Il fait un froid de loup...Ving-cinq degrés! Ah! quel courage, mesmes, quel courage!

BIGOT.—Qu'il faudra;t attribuer?...

MAURIN.—A la curiosité.

PEAN.—Faux devin!......

BEAUBASSIN.—Cynique!......

MONTCALM.—Ecoutez Mr. Maurin; il est généralement bien renseigné.

MAURIN.—Mon Dieu, mesdames, ne protestez pas. Buffon n'a-t-il pas dit: L'homme et le singe sont des animaux curieux?...

PEAN.—Ne dites donc pas de mal de vos ancêtres.

MAURIN (vient à Mme Pean.)—Méchante,comme si nous n'étions pas tous un peu de la même fa-

mille? Mr. le Marquis me donnera raison, vous allez voir... (il s'assied sur banquette). Mme Péan est curieuse de voir le secrétaire qu'on a préféré à son protégé, de Bersolles. Mme de Beaubassin a vu passer Mr. de Bougainville qui apporte le courrier, et elle brûle de connaître le dernier petit scandale de Montréal. Mme de Lanaudière, excellente femme d'intérieur, meurt d'envie de voir le salon du Général décoré à la dernière mode de Paris... (société...... Bravo... Bravo...) le domestique vient remettre une lettre à (Montcalm)... MONTCALM s'excuse d'un geste et remonte, ouvre la lettre et la lit en redescendant à gauche).

PEAN (se lève et va à Mme Beaubassin qui se lève également)—Prenez garde, Mr. Maurin on fait brûler les sorciers.

MAURIN.—Quand le bois se vend quatre vingts livres la corde, y pensez-vous, Madame... (il se lève et vient aux dames, qui le querellent).

MONTCALM.—L'oracle a du bon. Allons, Mesdames, vous serez satisfaites. Si vous le voulez bien, nous commencerons par visiter la maison. (à Maurin) Pour votre pénitence, je vous nomme mon cicerone. Je vous retrouverai tous au salon dans un instant. (société sort par la droite, en causant).

PEAN (en sortant).—Oh! ce Maurin......

BEAUBASSIN.—Quel indiscret......

MAURIN.—Mais non, Mesdames......

BEAUBASSIN.—Si, mon cher, vous êtes insupportable. (ils sortent tous, MONTCALM va ouvrir la porte du fond à gauche.)

SCENE V.

CONSTANCE (entre en hésitant).—Oh! Mr. le Marquis, pardonnez-moi, je.........

MONTCALM (la fait descendre. Lui prenant la main).—Remettez-vous, mon enfant.

CONSTANCE.—Je n'ai pu résister plus longtemps... Au nom du ciel, dites-moi bien vite, que cette pauvre femme se trompait, que sa confession n'était que folie, que tout cela est impossible, enfin?... (MONTCALM la conduisant à un fauteuil).

MONTCALM.—Calmez-vous...

CONSTANCE.—Ah! tout est perdu! Nous allons être séparés.

MONTCALM.—Rien n'est perdu lorsqu'on possède ces deux trésors: la jeunesse et l'amour, car il vous aime bien, ce pauvre Prince, que le sort a déchu. Ecoutez-moi, mon enfant, (il s'assied fauteuil à gauche de la table.) J'ai lu la confession de cette pauvre mère, victime d'un complot abominable, et je suis convaincu que Philippe est bien le fils naturel de Louis XV. A part sa ressemblance frappante avec Sa Majesté il y a d'autres indices L'antipathie du Roi pour le comte de Luc qu'on élève à Savigny, c'est-à-dire loin de la cour, et le refus formel de Sa Majesté lorsqu'il fut question de fiancer cet enfant avec la fille de Mme de Pompadour, sont des preuves certaines que le Roi a appris la substitution de son enfant... (il se lève et gagne devant table.) Ah! voilà une bien grave responsabilité à ajouter aux soucis qui m'écrasent...

CONSTANCE. (se lève et vient à lui).—Que faire, mon Dieu!

MONTCALM.—Tenir ce secret soigneusement caché. Le grenadier m'a juré de ne rien dire, et il tiendra parole. Je le ferai partir avec Philippe par le premier bateau faisant voile vers la France, mais la moindre imprudence pourrait empêcher cet enfant d'arriver jusqu'au Roi.

CONSTANCE.—Mais si le Comte de Vintimille refusait de reconnaître Philippe, de quel droit le Roi pourrait-il intervenir?

MONTCALM (passe devant, remonte au portrait).—Enfant, le Roi peut tout et il saura faire rendre les droits à l'enfant qui pourra prouver qu'il est le fils de Mme de Vintimille.

CONSTANCE (tombe assise sur banquette).—Ah! Mr. le Marquis! Mais si Philippe n'allait pas consentir? Il aime la France mais il est profondément attaché au pays pour lequel il vient de verser son sang... Il est fier et il ne voudra pas mendier l'affection d'un père qui l'a abandonné. Si on allait nous séparer pour toujours, nous qui nous aimons depuis notre enfance! (elle pleure.)

MONTCALM (redescend à elle, tirant des papiers de sa poche.)—Le feu brûle dans cette cheminée...... Nous sommes seuls. (lui présentant les papiers). Voici les preuves... Faites...

CONSTANCE.—(elle prend les papiers, va à la cheminée, va pour les jeter au feu, puis les lui rend —jeu—mouvement de MONTCALM)—Non, non,pas cela! La séparation sera cruelle; j'en mourrai, peut-être, mais mon amour pour lui ne doit pas être un obstacle à sa gloire et à l'affection des siens... Il aurait le droit de me mépriser!

MONTCALM (lui prenant la main vivement).—Ah! vous êtes un noble cœur, bien digne du fils d'un Roi. (bruits de voix, il la fait remonter.) Ne perdez pas courage. Je ferai tout en mon pouvoir. Vous êtes orpheline, laissez-moi être un peu votre père. (il la baise au front.) (Constance sort par le fond.)

SCENE VI.

MONTCALM, puis Bigot, Cadet, Maurin, de Repentigny entrent par la droite.

BIGOT.—La tempête fait rage, Marquis. Ces dames resteront jusqu'à la fin du conseil.

MONTCALM.—Très bien, Mr. de Repentigny, vous verrez à ce que nos prisonnières ne s'échappent pas.

REPENTIGNY.—Bien, mon général, comptez sur moi. (sort à droite.)

CADET.—Le Gouverneur retarde. Il aurait mieux fait de prendre place dans ma carriole à laquelle j'avais attelé mes deux grands bais. (en passant devant Montcalm.) Il faisait pitié derrière moi, avec sa petite pouliche boîteuse.

MONTCALM.—Comment Mr. le Gouverneur n'est pas mieux monté que cela? (descend à Cadet.) Vous en avez combien de chevaux, Mr. Cadet?

CADET (bien large).—Douze, au ratelier, tout l'hiver, et vingt-quatre l'été: et ça mange et c'est gras.

MONTCALM (ironique et méprisant).—Ne le dites pas trop haut... Vous allez mettre l'eau à la bouche de mes grenadiers. Les chevaux qu'ils mangent depuis quelques temps sont si maigres.

CADET (ahuri).—Les chevaux, les chevaux... diantre on va me reprocher mon gros ventre maintenant... Il y a quinze ans que je nourris la colonie voyons, Marquis, à la fin, j'ai bien droit à un peu d'embonpoint. (roulements de tambours.)



Mde. DERICOURT—Rôle de Nanette

SCENE VII.

DOMESTIQUE (annonçant).—Mr. le Gouverneur de Vaudreuil...(MONTCALM monte le recevoir.)—

VAUDREUIL (par le fond, Basset et Picot suivent, restent en faction dans le vestibule).—Bonjour Général. (il descend à Bigot et Maurin).—Mille pardons, messieurs, je me suis attardé à contempler le panorama qui s'offre à la vue du haut de cette côte...Quel endroit superbe pour l'installation d'une batterie, n'est-ce pas votre avis, Marquis?

MONTCALM (ironique).—Une batterie?... Eh! bien, comment la voulez-vous, Mr. le Marquis? En barbette ou casmatée?... En contre-garde ou contre-escarpe?... Nous aurions tir oblique ou feu plongeant.

VAUDREUIL (se grattant l'oreille hésitant).—Hum! Mr Mercier qui me faisait cette remarque n'a pas précisé exactement... Qu'en dites-vous, Mr Bigot?

BIGOT (Passe à Vaudreuil).—Oh! les intendants, Mr. le Gouverneur, sont les cuisiniers de la victoire... Ils préparent les gâteaux et ce sont les généraux qui les mangent.

MONTCALM.—Cuisinier, allons donc, vous n'êtes que spirituel. Mordious. Marquis, à chacun son métier. Je verrai à l'installation des canons!...Que Mr Mercier s'occupe d'abord de m'en trouver. (il sonne).

SCENE VIII.

(Les mêmes, puis Philippe par la porte à gauche. Il vient s'asseoir à la petite table et Vaudreuil s'approche de Montcalm)

VAUDREUIL.—A propos comment s'appelle donc votre nouveau secrétaire?

MONTCALM.—Mr Philippe d'Hastrel.

VAUDREUIL (s'assied sur banquette).—Franchement, Mr. le Marquis, voilà une excentricité bien étrange. Certes, je n'ai pas la prétention de vous donner des conseils sur le choix de votre personnel. Je vous ferai cependant remarquer que la défence du pays est chose trop grave pour être livrée à la merci des indiscrétions.

MONTCALM.—D'un aussi petit personnage?

VAUDREUIL.—Oui assurément.

MONTCALM.—Mon Dieu! Marquis, si mince qu'il puisse être, un cheveu fait de l'ombre... Ce jeune homme a été recommandé par vos amis. Elève bien noté des Jésuites, il est fort convenable, je vous assure...

VAUDREUIL.—Un galopin, m'a-t-on dit, qui ne se gène pas pour escalader les murs.

MONTCALM.—Tant qu'il y aura des beaux yeux derrières les persiennes, il y aura des guitares et des échelles. Nous avons tous passé par là, Marquis.

VAUDREUIL.—Mais, Monsieur vous n'ignorez pas, sans doute, que ce milicien réfractaire est sous le coup d'une accusation grave et que son colonel aurait le droit de le mettre au cachot?

MONTCALM.—Sans mes ordres?

VAUDREUIL.—Je pourrais peut-être les lui donner...

MONTCALM.—Mordiou, faites, Mr le Marquis, et je l'enverrai chercher par mes grenadiers. (il remonte vers le fond.)

BIGOT (à Maurin).—Aie, aie! gare l'orage!

VAUDREUIL.—Oh! oh! Marquis ne vous emportez pas! Et commençons. (il s'assied et examine les papiers sur la table, il en distribue aux trois hommes.) Ah! voilà. Défence de Québec, armement, ressources, équipement. Ainsi, Général, vous persistez à croire que les efforts de nos ennemis se porteront contre Québec?

MONTCALM.—Enhardis par la prise de Louisbourg, Wolfe n'attendra pas le résultat des opérations d'Amherst sur le lac Champlain, pas plus que ceux de Prideaux contre Niagara. Le danger est ici ou nous serons attaqués au printemps.

VAUDREUIL.—Mais, sapristi, vous voulez dégarnir la colonie et tout concentrer à Québec, mais c'est vérouiller la poterne et ouvrir la grande porte. Refoulons les anglais au sud, protégeons nos communications à l'ouest, et laissons à Québec le rôle que Dieu et la nature lui ont assigné: celui d'être la gardienne vigilante du St-Laurent.

MONTCALM.—Mr. le Gouverneur, nous ne nous entendrons jamais... Je vous parle de la guerre, et vous faites de la rhétorique.

VAUDREUIL.—Je fais mon devoir comme Gouverneur, monsieur, bien que vous m'en rendiez la tâche difficile. Enfin qui peut répondre qu'il y ait un seul navire anglais d'ici à Terreneuve, qui?

PHILIPPE (descendant).—Moi...

CADET (se lève et dégage à gauche).— Mâtin! c'est qu'il le croit!

BIGOT (se lève et va rejoindre Cadet).—Il les nommerait même!

CADET (à la cheminée)—Oui, oui nommez les vaisseaux... (à part) Voilà qui va l'embêter.

PHILIPPE (se tourne vers Cadet).— Faut-il commencer par ceux que vous avez empruntés au Roi, Mr. Cadet? (mouvement de Cadet, Philippe vient à Vaudreuil, Montcalm descend.) Peine inutile, n'est-ce pas? Ceux des anglais se nomment: Le Neptune, vaisseau amiral, l'Intrépide, Sterling Castle; Royal William.

VAUDREUIL (ironique).—Mes compliments, général, votre porte-parole répète très bien. Le Roi sera sans doute enchanté d'un auxiliaire aussi précieux.

MONTCALM.—Monsieur......

PHILIPPE.—Erreur, Mr. le Gouverneur, ce n'est pas le Général; c'est le peuple qui parle par ma bouche. Oui, le peuple qui assiste impuissant à la démolition de l'édifice qui lui a coûté deux cents ans de travail et de luttes incessantes à ériger. Tandis que le St-Laurent se couvre de voiles anglaises, on parle de défendre un territoire plus vaste que l'Europe... Marchez, pauvres soldats, sans solde, sans souliers! A vous la gloire! Aux délateurs les profits! Ah Mr; le Gouverneur vous avez autant d'amour pour votre pays que le général a de cœur et de courage à le défendre... Vous n'êtes pas d'accord sur les moyens de défense du pays parce que vous ne l'êtes pas sur les causes qui l'entraîne a sa perte. (tous sont consternés.)

VAUDREUIL.—Quel affront!... Sortons, Messieurs.

BIGOT.—C'est une indignité.

CADET.—Je suffoque! Ah! le gueux!... (Bigot, Vaudreuil, Cadet sortent fond Maurin se dissimule dans la porte à gauche.) (Philippe tombe sur la banquette un peu effrayé de tant d'audace.)

MONTCALM (redescend à droite de la table).—Malheureux enfant, seriez-vous donc atteint de folie. (Maurin paraît à gauche.) Auriez-vous été conseillé par Maurin? Parbleu! on aime la nièce, il faut plaire au tuteur qui nous protège. On commence par être dupe et l'on finit par devenir fripon.

PHILIPPE (grand cri, se lève).—Ah, mon général, je vous jure que vous vous trompez... Maurin cherche ma perte parce que j'ai refusé de lui vendre vos secrets. (Maurin se retire vivement.)

MONTCALM (vient à lui).—Mais tu ne comprends donc pas que je suis solidaire de tes paroles et que tu viens de fournir des armes à mes pires ennemis auprès du Roi!

PHILIPPE (dégage à droite).—Et qu'importe le Roi, si vous possédez l'affection profonde, la vénération de tout un peuple, le Roi pourrait-il effacer de nos cœurs le souvenir de votre courage et de vos vertus?

MONTCALM (gagne près de la cheminée).—Assez! il me suffit qu'il puisse briser ma carrière...

PHILIPPE (va se placer devant le portrait du Roi).—Ainsi, c'est toi qu'on redoute, ô Roi caduc endormi dans la volupté, toi qui, d'un regard atone assiste indifférent à la spoliation d'un des plus beaux joyaux de ta couronne, toi qui signes des traités honteux dans le boudoir de tes maîtresses! Mais il n'y a donc pas un homme de cœur pour débarasser la terre de cet affreux satyre! et pour te châtier comme je vais le faire... (il va pour s'élancer sur le portrait, épée haute.)

MONTCALM (vient se placer devant le portrait saisissant le bras de Philippe).—Arrête, malheureux!...... A genoux!...... On ne soufflète pas son père.........

PHILIPPE (recule épouvanté).—Mon père!......

MONTCALM (se maîtrisant).—Le roi est le père de tous ses sujets......

RIDEAU

# ACTE IV

Au palais de l'intendant. Le théâtre représente une vaste salle avec porte dans le fond à l'extrême droite on aperçoit la balustrade d'un balcon et une vue sur le fleuve.

SCENE I.

(Avant le lever du rideau, l'orchestre joue la première figure d'un menuet... Le rideau se lève sur la scène suivante: Bigot, Mme Pean, Bougainville, Constance, Cadet, Mme de Lanaudière, un figurant, Mme de Beaubassin... Société groupée dans le fond. Maurin est assis dans un fauteuil à droite. A la fin de la danse un domestique paraît par la gauche......

(Domestique (annonçant).—Monsieur le Gouverneur de Vaudreuil.

SCENE II.

(Les mêmes, de Vaudreuil suivi d'officiers).

VAUDREUIL (saluant).—Bonsoir, Mesdames. Ah! Monsieur l'Intendant il parait qu'on s'amuse ici! Ah! mesdames, que n'ai-je mes jambes de vingt ans. (il leur fait signe de s'asseoir.)

BIGOT (vient à Vaudreuil).—Ne vous plaignez pas, Marquis. Je connais certain général qui, sous prétexte de ménager les siennes, va nous fausser compagnie ce soir.

VAUDREUIL.—Comment, Mr. de Montcalm ne paraîtra pas à votre fête?

BIGOT (rejoint Cadet).—J'en ai peur.

BEAUBASSIN.—Vous ne savez pas? Depuis le carême, il est d'une sagesse étonnante. Il paraît qu'il relit Plutarque...

PEAN Rassise).—Le bouillant Achille se réfugie dans sa tente... Voilà un facheux contre-temps pour nous et pour cette chère enfant.

CONSTANCE (descend tout à fait).—Pour moi Madame?...... Je ne comprends pas......

PEAN.—Dame! Pas de général, pas de secrétaire, n'est-ce pas?

CADET.—Comme qui dirait: pas d'argent, pas de suisse...... (Bigot le fait taire.)

MAURIN (se lève).—(à part).—Ah l'imbécile!

CONSTANCE.—Mon Dieu, Madame, en voyant avec quelle résignation vous supporter l'absence de votre mari, aurais-je le droit de me plaindre?......



Mde MARSOLLE—Rôle de Mde Péan

CADET (furieux tout le monde l'écoute).—Mais saprelotte! on n'aura donc jamais fini de parler de cet énergumène?... Tenez, cela commence le matin pour ne finir que le soir. Que diable! nous avons bien d'autres chats à fouetter, ce me semble.. Ne voilà-t-il pas qu'il écrit des quartrains à présent?...

MAURIN (vient à Cadet).—Quatrains, Monsieurs Cadet, quatrains......... (mouvement de Cadet Pff).

VAUDREUIL.—Mais il est donc poète?...(Maurin monte un peu à Bigot qui fait la cour à Mme Péan.)

CADET.—On le dit Mr le Gouverneur. Il est certain qu'il a écrit des chansons où il ne ménage personne. Eh! bien, ça ne me fait rien, à moi, absolument rien...

VAUDREUIL.—Ah! Et vous les connaissez ces chansons, Monsieur le Munitionnaire

CADET.—Parbleu! c'était affiché à la porte du corps de garde de Béarn. Demandez plutôt à Maurin qui a les originaux dans sa poche.

PEAN.—Lisez-nous les quatrains, Monsieur Maurin.

SOCIETE.—Oui, oui... (Bersolles sort fond droite.)

MAURIN.—Peuh! c'est enfantin, et vraiment je n'oserais devant Mr le Gouverneur.

VAUDREUIL.—Allons, mon cher Maurin, et ne vous gênez pas. (il s'assied.)

MAURIN lisant).:

Tandis qu'au château de Vaudreuil, sommeille
Bigot remplit son sac.
L'Anglais pourra venir, sans craindre son réveil,
Ce n'est plus Frontenac...

VAUDREUIL (se lève furieux).—Ah! c'est trop d'insolence. Je ferai bonne et prompte justice, messieurs...(il passe devant Maurin et va parler à Bigot, Bigot remonte et va donner des ordres au domestique et redescend à gauche de Maurin).

MAURIN.—Vous voyez! et il en reste.

PEAN.—Lisez, Maurin; c'est amusant......

MAURIN:

Pour bien parer la reine de Québec
Bigot, comme son maitre à Versailles,
Condamne le peuple à manger du pain sec

En attendant qu'il lui serve de la paille

PEAN (se lève, dégage d'un pas vers Constance).—Ah! mais c'est donc un monstre!

CONSTANCE.—Calmez-vous, Madame, l'auteur ne vous a pas nommée.........

MAURIN.—Faut-il continuer. (geste de tous: Non!... Non!...)

BIGOT. Grâces à Dieu, nous sommes au-dessus de ces calomnies grossières. A table, messieurs; en gallants chevaliers, escortez ces dames. (les domestiques portant des flambeaux et précèdent la compagnie. Vaudreuil donne le bras à Mme Péan. Ils sortent à gauche. Maurin et Bigot restent en scène.) Savez-vous, mon cher, que vous jouez là un jeu dangereux?......

MAURIN.—Je fais ce que je peux pour réparer la maladresse que vous m'avez fait faire en recommandant cet homme au Général.

BIGOT. De Vaudreuil est furieux.

MAURIN (vient à Bigot)., Et le général, donc? Hé! hé! il sait maintenant pourquoi nous avons recommandé ce secrétaire si soigneusement. Quand je songe que cet enragé à failli m'étrangler.

BIGOT (dégage à droite).—Ah! il a parlé! Bah! le mal est-il sans remède?

MAURIN.—Non, mais à moins d'un dérivatif énergique, nous sommes perdus auprès du Général. (réfléchissant.) Mais dites-moi, de Bersolles ne commande-t-il pas la garde ce soir?

BIGOT (remonte vers fond).—Oui, il est venu avec l'escorte du Gouverneur.

MAURIN (remonte à lui).—Faites-lui donc passer l'ordre de n'admettre à l'Intendance personne sauf vos invités...

BIGOT.—Comment? Vous croyez que le jeune fou aura l'audace de se présenter ici?

MAURIN.—Et la femme, mon cher! n'ai-je pas avec moi l'aimant qui attire?... Faites, et je réponds du résultat.

BIGOT.—Vous avez raison comme toujours. Allons retrouver mes invités. (sortent à gauche.).

SCENE III.

(Constance par le fond, regarde de droite à gauche, passe au balcon, et agite son mouchoir, puis redescend les marches.

SCENE IV.

PICOT (enjambe le balcon).—Voilà, mademoiselle. Désolé d'arriver après le cotillon.

CONSTANCE.—Philippe n'est pas encore arrivé?

PICOT (descend à Constance).—Il y a une demi-heure, il était encore à la rue des Remparts, et le Général partait pour Beauport à franc étrier. S'il est libre de son service, soyez certaine qu'il ne doit pas être loin...

CONSTANCE.—Ah! mon ami, allez à sa rencontre, et dites-lui de ne pas venir ici: je crains un malheur.

PICOT.—Le malheur pour lui serait de ne pas vous voir, mademoiselle.Et puis, les amoureux, c'est si peu raisonnables!

CONSTANCE.—Partez! au nom du ciel, ne perdez pas une minute. Il y va de sa vie peut-être (Picot va pour s'élancer par le fond.)

SCENE V

(Les mêmes, puis le Basset par le balcon).

BASSET (enjambant). —Pardon! Excuses! (descend les marches.) L'entrée d'honneur est placée sous la surveillance de Bersolles.

PICOT.— Eh! bien,parle! Voyons, qu'y a-t-il?

BASSET.—Défence de laisser entrer Mr. d'Hastrel et carte blanche sur les moyens... Vous comprenez?

PICOT.—Ah! tonnerre! c'est ce que nous verrons Tu as les armes?

BASSET.—Il me le demande! Les clarinettes sont dans la guérite du factionnaire.

PICOT.—Très bien! Soyez sans craintes, Mademoiselle, je réponds de Philippe. C'est juré. Viens, mon fiston... (ils disparaissent par le balcon.)

CONSTANCE.—Si on allait le tuer! Mais qu'a-t-il donc fait pour que tous ces misérables s'acharnent contre lui?...

SCENE VI.

(Maurin, entre par la gauche.)

MAURIN.—Il a mordu la main qui le caressait. Si c'était un chien, il faudrait le museler; mais.....

CONSTANCE (se retourne et vient à lui).—Mais parce que c'est un homme d'honneur, parce qu'il a refusé de servir vos vils complots, vous voulez le faire périr! Mais souvenez-vous que s'il tombe un cheveu de la tête de Philippe, ce n'est pas le général qui vous en demandera compte; c'est le Roi.

MAURIN (surpris).—Le Roi?... (lui saisissant les mains.) Que sais-tu? Voyons, parleras-tu?....

CONSTANCE (se débattant).—Oh! vous me faites mal! De grâce, abandonnez vos projets funestes. Je ne puis rien vous dire...

MAURIN.—Comment, malheureuse, tu me caches un secret qui peut me perdre?... Est-ce la récompense de ma tendresse et de mes sacrifices pour toi? Va-t-en, je te chasse! Va retrouver ce malheureux fils de déportée. Tu n'auras jamais un sou de ma fortune...

CONSTANCE.—Hélas! ni votre fortune ni votre influence ne pourraient surmonter l'obstacle qui me sépare de l'homme que vous cherchez à perdre... (Maurin va pour lui parler. Bruits de voix. lui fait signe de se taire et remonte un peu avec elle.)

SCENE VII.

(Les laquais portent deux tables recouvertes de tapis verts. Ils installent des fauteuils et placent des lumières.) Bigot, Vaudreuil, Cadet parlent avec animation. Toute la société entre en scène.)

BIGOT (entre donne la main a Mme Péan).—A table, messieurs, vive le vin et vive le jeu qui délasse!

CADET (ivre).—Et vive les jolies femmes que l'on embrasse! (il essaie de saisir une des femmes qui l'évite.) Ah! vive Dieu!! sauf votre respect, Mr. le Gouverneur, il n'y a que chez l'Intendant que l'on dine bien. (il gagne table à droite. Les invités se groupent autour des tables. Les laquais apportent du vin. De Vaudreuil prend place à la tete de la table.)

BIGOT (prenant les cartes).—Que faisons-nous? une cavagnole ou un passe-dix à dix louis.

VAUDREUIL.—Peste! dix louis....

BIGOT.—Grosses pertes, gros gains, cela vient au même, Marquis, Bourlamaque nous a gagné 1200 livres hier soir, Cadet 6000...... Maurin et votre humble serviteur en ont été quittes pour une perte de 500 louis... (on joue à toutes les tables.)

CADET.—Eh! qu'avez-vous donc, mon cher Maurin? C'est qu'il est triste à porter le diable en terre...

PEAN (à Maurin).—Venez ici, mauvais sujet. Faites-moi vis-à-vis. Vous me porterez chance.

CADET (se lève titubant) (un verre à la main).—Une chanson, Mesdames...

BEAUBASSIN (tous).—C'est cela. Chantez Mr. Cadet!

CADET (chantant).—A St-Malo, beau port de mer.... (il retombe sur son fauteuil).

BIGOT (à Vaudreuil).—Quand Cadet est gris, il se rappelle qu'il a déjà été pilotin.

PEAN (criant).—Vous n'êtes pas matelot, Mr. Cadet, vous êtes munitionnaire.

CADET.—Tiens, c'est vrai! mais en voyant tout danser autour de moi je croyais être sur mon brigantin...

VAUDREUIL (se levant).—Buvons à la santé du Roi!!

BIGOT.—Et à la confusion de ses ennemis, les anglais.. (ils boivent, bruits dans le fond. Cliquetis d'épées au fond droite.)

VAUDREUIL.—Que signifie ce bruit?..

BIGOT (se lève et va vers le fond).—On se bat chez moi!! (la porte du fond s'ouvre et de Bersolles, l'épée à la main, entre en trébuchant et vient tomber près de la table).

SCENE VIII.

(Philippe, suivi de Picot et de Basset.)

BIGOT.—Vous! Depuis quand est-il permis d'entrer chez l'Intendant l'épée à la main?

PHILIPPE.—Depuis que vous faites garder vos portes par des assassins. (descend d'un pas en désignant de Bersolles.)

VAUDREUIL (vient à lui).—Votre épée, monsieur. (les laquais enlèvent de Bersolles.)

PHILIPPE.—Cette épée m'a été confié par le Général de MONTCALM, et c'est à lui que je dois la rendre. Veuillez d'abord lire cette lettre. (remettant une lettre. Philippe monte d'un pas.)

VAUDREUIL (lisant).—Guidée par un traître la flotte Anglaise vient de franchir la passe.

TOUS.—Les Anglais!... Les Anglais!... (confusion générale. On entend le canon.)

PHILIPPE.—Oui, les Anglais! aux portes de Québec. Ecoutez!... Le canon qdi tonne contre nos murailles est bien la musique qui convenait à la clôture de votre festin... . (confusion générale Constance vient s'appuyer sur Philippe.

RIDEAU.

# ACTE V

Le théâtre représente l'intérieur d'une prison divisée en deux parties par un mur. Sur le côté de droite, une fenêtre grillée. Porte grillée dans le fond. Il y a un banc grossier, à gauche. Dans l'autre cellule, une fenêtre grillée dans le fond. Dans un coin, une petite table sur laquelle brûle une bougie. Une chaise, un tas de paille à droite. Une porte de communication entre les deux cellules. Au lever du rideau, Philippe est couché sur la paille. Basset est assis sur le banc. Picot regarde à la fenêtre. On entend le bruit du canon par intervalles et la fenêtre s'éclaire.

## SCENE I

PICOT.—Le bal est ouvert. On bombarde Québec. Et dire que nous sommes ici comme deux misérables taupes. On brûle de la poudre, Basset, et nous ne sommes pas là. Ah! misère!

BASSET.—.—Eh! Picot, patience! Tu sais, demain le peloton d'exécution.... pif, paf, et bonsoir Picot! Bonsoir Basset! En route pour chez Mr St-Pierre!....

PICOT (vient s'asseoir sur banc).—Es-tu assez lugubre, mon pauvre Basset! Tu as une rude peur d'être mal reçu là-haut, dis?

BASSET.—Il me le demande! Tu nous vois à la grande porte du paradis, parmi les Anglais! car il doit en tomber là-bas; alors, je ne pourrai pas m'empêcher de taper dessus, moi... (Picot se lève.

PICOT (regarde dans l'autre cellule).—Il dort, le pauvre! Ah! il est moins chanceux que nous. Condamné par le tribunal civil, c'est le gibet qui l'attend. (redescend à Basset).

BASSET.—Que le ciel confonde ce Maurin de malheur!! Non content de se parjurer lui-même, il avait à son service toute une compagnie de faux témoins..

PICOT.—Une bonne pipe de tabac, et nous causerons de nos affaires.

BASSET.—Fumer! Et le gredin de geolier qui m'a tout confisqué?

PICOT (tirant une pipe et un briquet).—Pas si bête, hein?. Seulement, je t'avertis, il ne me reste qu'une pipe de tabac. (il bourre sa pipe et l'allume.) Tiens, attend. (il va chercher une paille, et en fumant, il souffle la fumée à Basset.) Ça va?

BASSET.—Il connait tout, ce mâtin-là Une vraie pipe turque! Ne t'arrête pas. Je cracherai pour deux. (il fume).

PICOT.—Or nous disions donc que Picot et Basset auraient la tête cassée à l'aube. (Philippe se lève et vient s'asseoir près de la table.)

PHILIPPE (assis).—L'heure s'avance, et personne ne vient. Le général m'aurait-il oublié? Et Constance?.. Elle, au moins, viendra me dire adieu. Ah! les misérables! Ne pouvant se servir de moi contre le général, ils ont réussi à me faire condamner!.. Grand Dieu! le gibet! le supplice infâmant des assassins!

PICOT (passe à la porte).—Tiens, vous êtes debout? C'est le canon, sans doute!

PHILIPPE (se lève et gagne à gauche).—Je rêvais à la bataille de Carillon. Ah! nous étions libres, alors!

PICOT (écoutant).—Chut! Chut! quelqu'un...

## SCENE II.

(Les mêmes, Constance, Nanette, un géolier.

GEOLIER (entrant cellule de gauche).—Par ici Mademoiselle. Ordre formel de n'admettre que vous auprès du condamné. (il ouvre la porte et ressort après. Nanette vient parler à Picot. Basset regarde à la fenêtre.)

CONSTANCE (se jette dans ses bras).— Ah! Philippe! Le Gouverneur reste inflexible. Le Général seul pourrait obtenir un sursis; mais comment faire? La ville est en flammes, et personne, sans un ordre, ne saurait franchir le pont de la rivière Saint-Charles.

PHILIPPE (passe devant elle).—A quoi bon lutter, ma chère amie? J'ai été condamné par le tribunal civil et malgré le Général, le Gouverneur persistera. Vois-tu, les misérables qui l'entourent ont juré ma perte, mais je suis résigné. Il devait en être ainsi! Il y a des êtres qui sont nés pour être malheureux, quoiqu'ils fassent. (tombe assis sur tabouret).

CONSTANCE (vient à lui, se met à genoux.)—Il faut chasser ces sombres pensées. Le Général ne permettra pas que cette odieuse sentence s'exécute. Non, non tu seras sauvé, entends-tu? Sans le serment qui ferme mes lèvres, je pourrais en quelques instants inonder ton d'âme d'espérance.

PHILIPPE.—Que dis-tu?

CONSTANCE.—Oui, ne crains rien. Le Roi lui-même (se relève) refuserait de signer l'ordre de ton exécution quand même il te saurait coupable d'un grand crime. (dégage d'un pas à gauche.)

PHILIPPE (se lève).—Mon Dieu! (à part) Le trouble égare sa raison. (vient à elle, haut.) Ma chère Constance, je te comprends. Ton cœur se révolte devant l'injustice de cette sentence; mais que veux-tu? Au milieu des évènements terribles qui se déroulent, la vie d'un homme obscur comme moi tient bien peu de place.

CONSTANCE (marche de long en large).—Oui oui, il le faut, mais comment? (passe à Picot). Comment me rendre auprès du Général?

PICOT.—(qui s'est rapproché de la porte de la cellule, lui passe un mouchoir qu'il a tiré de son chapeau.) Portez ce mouchoir aux camarades qui gardent le pont. Joignez-y une lettre au Général, et je vous jure que nous serons tous sauvés. (retourne à Nanette.)

CONSTANCE (rejoint Philippe).—Le mouchoir du Marquis! Sauvés!.... Vite, pas un instant à perdre!.. Au camp de Beauport!

GEOLIER (ouvrant la porte).—Il est temps de partir, mademoiselle. (Constance sort vivement, après un baiser à Philippe qui va s'asseoir sur la paille.)

NANETTE.—Adieu, Mr Picot. Je vous ferai chanter des messes.

PICOT (l'a fait passer, l'embrassant).—Mordiou! ma belle Nanette, il y aura toute une famille de petits Latendresse quand on chantera mon libera.

BASSET (regarde par la fenêtre puis descend). —Nom d'une pipe! Ces enragés ont tourné leurs canons vers le château. (la fenêtre s'éclaire, coups de canon.)

PICOT.—C'est qu'ils savent que nous sommes ici, les brigands! (Un coup de canon. La fenêtre s'éclaire et une bombe entre par la fenêtre en brisant les barreaux. Picot la rejette par la fenêtre. Bruit d'explosion.) Merci, messieurs, la brèche est faite. Un grenadier Français n'a jamais craint de sortir par où pouvait entrer une bombe anglaise. (Picot s'élance par la fenêtre.) Il y aura deux courriers pour le camp de Beauport. (La porte s'ouvre et le géolier suivi de deux soldats accourre, deux autres soldats restent à la porte au fond. Basset saisit un des barreaux qu'il brandit en s'adossant à la fenêtre.)

BASSET.—Arrière, camarades!.. Il faut passer sur le ventre de Basset pour atteindre Picot

RIDEAU.

# TABLEAU II

Changement à vue. Le théatre représente une partie de la cour du Château de St-Louis. Haute muraille dans le fond, percée d'une porte grillée. A gauche, une échappée permet de voir le St-Laurent au loin.

## SCENE I.

(Bigot, Cadet et Maurin groupés à l'extrême droite s'entretiennent).

BIGOT.—Cette exécution aurait dû être sommaire, comme le veut le code militaire. Vous verrez que le Gouverneur se laissera attendrir. Que le diable nous débarasse d'un pareil trembleur! Parole d'honneur, il a plus peur que les condamnés.

CADET.—Le code est stupide, je vous dis. On a pendu deux matelots, hier, pour vol. Aujourd'hui, on exécute trois hommes valides et cela lorsqu'on a 15,000 Anglais sur les bras!... Nom d'un chien donnez-leur des fusils et qu'ils aillent se faire pendre ailleurs!.

MAURIN.—Et la raison politique, Mr Cadet? Vous oubliez que ce scribe de malheur a fureté dans les archives, scruté tous vos comptes, noté vos actes au jour le jour, et cela ne vous inspire aucune méfiance? Au lieu de partir pour l'autre monde, vous voulez qu'il parte pour Versailles avec les preuves de vos rapines?.. Eh! mon cher, faites signer une pétition.

BIGOT.—Voici le Gouverneur!.

## SCENE II.

(Les mêmes, puis par le fond, le Gouverneur, quelques officier, puis Basset, les mains liées, puis un piquet de soldats commandés par un greffier. Basset reste près du mur. Le piquet s'enligne à gauche.)

VAUDREUIL (vient à eux).—Messieurs, en vous priant d'assister à l'exécution des meurtriers du lieutenant de Bersolles, j'ai voulu honorer la mémoire de cet infortuné jeune homme, et donner en même temps une marque d'approbation au conseil chargé de cette affaire. Vive Dieu! messieurs, tant que je serai Gouverneur de cette colonie, il ne sera pas dit qu'on s'égorge entre Français sur les places publiques. (au greffier.) Lisez l'arrêt.

GREFFIER (lisant).—Par arrêt du conseil de guerre siégeant ad Château St-Louis, le nommé Picot dit Latendresse en fuite, est condamné par contumace pour........ (bruit dans la coulisse gauche).

## SCENE III.

(Picot, suivi de Constance et de Nanette.)

PICOT.—Pardon!. Picot dit Latendresse, présent! Monsieur le Gouverneur j'apporte une lettre du Général de MONTCALM. (lui remet la lettre et va se placer à côté du Basset.)

VAUDREUIL (lisant).—Quartier Général, au manoir de Beauport. Mr. le Gouverneur, je vous prie de surseoir à l'exécution des trois condamnés. J'accours. MONTCALM.

BIGOT (à Maurin).—Nous sommes battus!.

MAURIN.—Pas encore!...

CONSTANCE.—Je vous en conjure, Mr. le Gouverneur, retardez cette exécution odieuse. Cet acte anéantirait pour toujours votre haute renommé d'homme juste et clément.

VAUDREUIL (vient à elle).—Ma pauvre enfant votre place n'est pas ici. Ces hommes ont été condamnés par les tribunaux compétents. Croyez-moi je déplore cette pénible nécessité.

MAURIN (pleurant).—Ma pauvre nièce est folle, Mr le Gouverneur. Ah! on n'a pas exagéré; ce malheureux sera la cause de sa perte!... Elle est folle, folle!..

BIGOT.—Je vous ferai respectueusement observer Mr. le Gouverneur, que ce sursi ne saurait s'appliquer qu'aux militaires.

VAUDREUIL (redescend).—Vous avez raison, et je dois cette concession au Général. Il adore ses soldats, mais il sait aussi châtier séverement toute infraction à la discipline. Il m'auprouvera .... Faites venir le condamné d'Hastrel. (Deux soldats vont chercher Philippe. Il entre du fond droit. entre deux soldats et descend directement à gauche.)

## SCENE IV

(Les mêmes, puis Philippe, les mains liées. Il se place près du mur.

VAUDREUIL.—Condamné d'Hastrel, avez-vous quelque chose à dire avant d'expier votre crime?

PHILIPPE.—Je ne suis pas un criminel. Je me suis loyalement défendu contre l'assassin que ces deux hommes avaient soudoyé.

VAUDREUIL.—Vous avez déjà dit cela devant le conseil. Votre condamnation est juste, cependant. Les preuves étaient contre vous. Allez!. (les soldats mettent baionnettes aux fusils.)

CONSTANCE (se jette sur Philippe).—Arretez! la Condamnation est nulle, Mr le Gouverneur!

PICOT.—Oui, ventrebleu! nulle...

VAUDREUIL.—Et pourquoi?

## SCENE V.

(Les mêmes, puis MONTCALM par la gauche).

MONTCALM (vient à Vaudreuil).—Parce que tout homme a le droit d'être jugé par ses pairs. Soldats, détachez cet homme. (Picot détache Philippe et Basset).

CONSTANCE.—Sauvé, il est sauvé... (Philippe l'a fait passer à sa droite.)

VAUDREUIL.—Prenez garde, Général, la justice a fixé le sort de cet homme.

MONTCALM (ôte son chapeau qu'il pose sur la tête de Philippe).—Messieurs!.... vous pouvez saluer ce jeune homme sans crainte de déchoir. Le sang de votre Roi coule dans ses veines, sang des Bourbons et des Mailly de Nesle.

MAURIN.—Le fils naturel du Roi.....

BIGOT.—Nous sommes perdus....

MONTCALM.—Dix minutes plus tard, et l'œuvre de cet infâme scélérat s'accomplissait, et le puissant Marquis de Vaudreuil aurait légué à ses enfants un blason marqué d'une tache sanglante..... Soldats, Arrêtez cet homme qui comptait payer le bourreau du fils avec l'argent volé au père.

VAUDREUIL.—Le fils du Roi!.. Ah! Marquis, nous avons pu différer d'opinion sur bien des choses, mais je le proclame hautement, nul ne possède une âme plus généreuse que la vôtre. Vous pouviez vous venger cruellement et vous ne l'avez pas fait. Au milieu des ambitieux et des traîtres qui m'entourent, vous êtes resté grand d'honneur et de dévouement pour le service de Sa Majesté.. Donnez-moi votre main, Marquis....

MONTCALM (donne la main).—Le Commissaire de Sa Majesté, Mr Trémais, vous attend chez moi. Il vous fera connaître tous les détails de cette mystérieuse intrigue. (Montcalm vient à Philippe.) Vous avez bien souffert, mais la Providence veillait sur vous.

PHILIPPE.—Ah! mon Général, je reste anéanti sous le poids de cette révélation qui me réjouit et me désespère à la fois. Je respecte la clémence tardive de mon père qui m'arrache à l'échafaud; mais s'il me fallait en retour abandonner ce pays que j'aime, et où j'ai placé toutes mes espérances de bonheur, je préfèrerais mourir.

MONTCALM.—La vieille France ne manque pas de défenseurs. Venez avec moi, Monsieur défendre la Nouvelle. (vient à Vaudreuil). A vous Mr le Gouverneur le soin de faire punir les coupables.

PHILIPPE (désignant Maurin.)—Je vous en prie, Général, pardonnez-lui.

CONSTANCE (donnant la main à Philippe).—Merci...

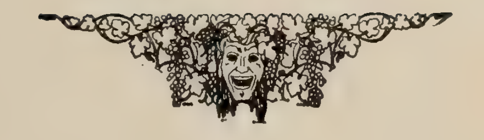
PICOT.—Té! mon Général, les sergents de Béarn sont encore valides... Viens-tu le Basset.. (on entend le canon.)

BASSET.—Il me le demande! Si les Anglais te démolissent Nanette a promis de me prendre? Je serai ton remplaçant.

PICOT (donnant la main).—Tope-la, c'est fait.

MONTCALM.—Allons, mes enfants, le canon gronde à Beauport. Il me manque deux sous-lieutenants... Et vous.. Monsieur le Comte de Luc: Il vous reste à gagner vos épaulettes.

RIDEAU.





LA MORT DE MONTCALM

# ACTE VII

Le théatre représente l'intérieur d'une chambre richement meublée. Un grand lit est placée au milieu de la scène près du lit un guéridon sur lequel il y a des bouteilles de remèdes. Sur les murs plusieurs tableaux représentant des sujets religieux. Dans le fond deux fenêtres, celle de droite est ouverte et laisse apercevoir des maisons au loin. Dans l'embrasure de cette fenêtre est suspendue une cage d'oiseaux. A droite une cheminée où brûle un feu. Il y a une porte de chaque coté de la scène donnant dans les appartements. La porte de gauche est fermée par une portière.

Au lever du rideau les personnages sont groupés de la manière suivante: Un prêtre précédé d'un enfant de choeur est dans l'acte de bénir MONTCALM, qui est étendu sur le lit. Le médecin se tient au chevet. Au pied du lit deux religieuses sont agenouillées. De temps en temps le canon gronde et la fenêtre s'éclaire. Il est cinq heures de l'après-midi.

LE PRETRE.—Que la paix du Seigneur soit avec vous.

ASSISTANTS.—Amen.. (prêtre sort lentement à gauche.)

MONTCALM.—Oui, la paix, l'oubli.. La journée a été rude mais la campagne est finie. (on entend le canon) Le canon se rapproche. (au médecin) n'est-ce pas?..

MEDECIN.—Non Général, l'ennemi est toujours sur les plaines d'Abraham.

MONTCALM.—Allons, tant mieux, je ne verrai pas les Anglais dans Québec.... Quelques heures au plus, et tout sera fini pour moi. Ah! pauvres grenadiers en locques, que ne puis-je être avec vous pour adoucir votre amertume et partager encore vos misères. (une des religieuses va ouvrir la porte à droite. Constance paraît. ;)

## SCENE II.

1ère RELIGIEUSE.—Impossible Mr. le Marquis.......

MONTCALM.—Laissez approcher cette enfant.

CONSTANCE (s'agenouille près du lit).—Ah! Mr le Marquis, quel malheur, qu'allons-nous devenir maintenant que vous êtes blessé? En vous voyant passer, pâle, couvert de sang, soutenu par les grenadiers, j'ai failli mourir, et depuis j'ai attendu le défilé des soldats à la porte St-Louis, Béarn a passé et Philippe! Philippe n'y était pas.

MONTCALM.—Rassurez-vous, mon enfant, il était debout près de moi m'aidant à rallier les fuyards, oh! rassurez-vous, il n'est pas mort.

CONSTANCE.—Fasse le ciel que cela soit. J'ai tant prié. Mais un pressentiment me glace. La troupe était morne et abattue. Les officiers désespérés et le peuple sanglote à votre porte. (elle s'est relevé les religieuses l'entraînent à l'écart.)

MONTCALM (seul).—Le peuple m'aime et gardera mon souvenir.... Pauvres canadiens méconnus toutes mes victoires et le sacrifice même de ma vie sont peu de chose comparé à ton dévouement héroïque... Tu méritais mieux de la France, puisque tu as payé de presque tout ton sang le droit de lui rester uni.

## SCENE III.

(Les mêmes, un officier par la porte à gauche, saluant MONTCALM).

OFFICIER.—Général, les régiments revenus de cette panique insensée se rallient dans Québec. Tous veulent retourner au feu. Mais une députation des bourgeois demande l'évacuation des troupes et la rédition de la ville.

MONTCALM (d'une voix forte).—Rendre la ville... Jamais! (se dressant) entendez-vous....... Mon épée Arnoux... Aidez-moi...... Mes amis...(il fait un pas et retombe soutenu par le docteur et l'officier qui le dépose sur le lit). C'est fini.. Je ne puis plus,...,. C'est bien fini...,

OFFICIER.—Quels sont les ordres pour le Royal Rousillon et Béarn? ...

MONTCALM (se soulève).—Je n'ai plus d'ordres à donner, Colonel. Relevez cependant vos espérances, tout n'est peut-être pas perdu. J'avais promis au Roi de conserver cette colonie, mais le sort des armes nous trahi, sachez menager l'honneur de la France.. (Officier salue sort à gauche) Coup de canon, la fenêtre s'illumine.) J'ai froid, fermez cette fenêtre je vous prie. (à part.) Ce canon me déchire l'âme. (Le médecin fait signe à la religieuse qui dépend la cage et ferme la croisée).

1ère RELIGIEUSE (à Constance et à la 2ème religieuse montrant la cage).—Le pauvre petit oiseau est mort, c'était un roitelet abandonné de sa mère que Mr Arnoux avait recueilli.

CONSTANCE (à part).—Un roitelet... Comme toi, mon fiancé abandonné des tiens.... Pauvre roitelet couché dans la plaine sanglante peut-être, victime ignorée expiant les fautes de ton père: les fautes du Roi... (elle s'écrase dans un fauteuil et pleure.) (Bruit à gauche, une voix: Il faut que j'entre, je vous dis.)

## SCENE IV.

(Les mêmes, puis Picot un bandeau à la tête, par la gauche.)

MONTCALM (se soulevant).—Quel est ce bruit?

PICOT (s'avançant).—Mon Général, Philippe n'est plus.. Il est mort à côté des miliciens canadiens, dans les bois de Ste-Foye.

CONSTANCE (grand cri).—Ah! c'en est fini du pauvre roitelet. Il est mort. (Elle tombe dans les bras des religieuses qui l'entraînent par la porte à droite.)

PICOT (surpris).—Ciel! pauvre petite.

MONTCALM.—Cela devait être ainsi. L'abandon de tout un peuple exigeait ce sang royal pour que l'expiation fut complète. Grenadier marque bien l'endroit où cet enfant est mort. Ce n'est pas une tombe, c'est un berceau d'où sortira une race forte et vaillante. Oui c'est en vain que l'Anglais coupera les branches du vieux chêne Francais. Son tronc aux racines profondes en produira de nouvelles.

PICOT.—Ah! Général, Chouaguen, Carillon, Beauport auraient suffi à la gloire d'un homme de guerre, mais avant tout nous pleurons aujourd'hui la perte d'un père. Que n'aurions-nous pas fait avec quelques régiments de plus?

MONTCALM (soutenu par Picot, délirant) Oui, oui, Carillon!... Je revois mes grenadiers noirs de poudre, l'eau du lac qui brille, les grands arbres panachés de fumée, et les habits rouges tombant et roulant dans le ravin comme des feuilles mortes. Clairons, sonnez aux drapeaux qui frémissent!.. C'est l'âme de la patrie qui salue les vivants et vient baiser le front des morts....

RIDEAU.



MONUMENT MONTCALM

— A —

Vestric, Candiac

# MONTCALM

## Drame Historique en 8 Tableaux

Voilà une belle œuvre dramatique, égale à bien des pièces du répertoire français jouées avec succès à Paris, due à la plume d'un modeste canadien, M. Ls Guyon. Aussi applaudissons-nous à ce gros évènement qui prouve que nous avons ici parmi nous des écrivains de mérite et connaissant cet art si difficile du Théâtre. Avec "Montcalm", M. Louis Guyon ne fait pas ses débuts, déjà sur la scène du même "National" il nous a donné deux autres pièces. Le choix de son sujet est des mieux trouvé. En nous montrant cette belle figure de Montcalm qui fut l'un des héros de notre colonie, il aborde une des pages les plus curieuses et des plus belles de notre histoire—avec son héros, nous allons revivre les belles journées d'antan alors que français et canadiens luttaient la main dans la main pour la défense de notre sol. Regardez ce défilé de héros en loques: fier Bearn grenadier au bonnet d'ourson usé, au drapeau troué sur les champs de batailles du Canada, les régiments de Guyenne, la Sarre Languedoc la Reine, le Royal Roussillon, précurseur des grognards de l'empire. Que de noms à écrire au Panthéon de l'histoire, que de braves tombés sur ces champs de batailles, loin de la mère-patrie qui les abandonnait. Si le thème historique est beau et réconfortant, d'un autre côté, l'intrigue est bien intéressante. Sur l'hypothèse que le fils naturel du Roi Louis XV et de la marquise de Vintimille a été déporté au Canada, l'auteur a brodé un drame où la légende et l'histoire se confondent où le pauvre "Demi Louis" héros obscur vient tombé dans les plaines d'Abraham.

La distribution est excellente: M. Lombard a fait de Montcalm, une admirable création, à ses côtés, Georges Colin dans le demi Louis, a été bien applaudi: Quel chaleur! quel patriotisme!

Les trois tristes figures de Bigot l'intendant Cadet et Maurin, supérieurement rendues par MM. Hamel, Désir et Palmiéri. Filion et Mallet dans les rôles de Picot et le Basset, sont la note gaie. Tous deux méritent des éloges.

La délicieuse et touchante jeune fille du Canada, "Constance" a été représentée par Mme Véry. Le grand rôle de Mathilde interprété par Servany, a été une révélation pour le public du National.

Amusante au possible, Mde Déricourt dans Nanette. Un souffle de patriotisme semblait animé les fiers artistes du Théâtre National et cette création vivra longtemps dans le souvenir des habitués de la maison de M. Gazeneuve.

"LA PRESSE".

# Bulletin des Recherches Historiques

(Vol 9, année 1903)

Dans la livraison de janvier 1903 du Bulletin, publié à Québec, un correspondant posait la question suivante: Quel est le prince français, fils naturel de Louis XV que la Révolution jeta sur nos rives et qui mourut obscurement dans une de nos paroisses du bas St-Laurent?

Sous le titre de "Jean Louis de Bourbon, M. l'Abbé A. H. Gosselin, historien canadien érudit, publiait la note suivante: —

"M. Courtin, un des prêtres français qui préféra l'exil plutôt que de prêter serment à la constitution, émigra au Canada en 1795. Il était accompagné d'un prince de sang Royal, fils naturel de Louis XV "Jean-Louis de Bourbon"—c'était son nom — passa incognito au Canada, et y vécut sous un nom d'emprunt, pratiquant l'humble métier d'horloger ou orièvre, dans quelques paroisse de la vallée de la rivière Chambly où il se maria. Il mourut en 1812 laissant plusieurs enfants. Une de ses filles mourut à un âge très avancé et fut inhumée à St-Valèrei Comté d'Arthabaska. Son père ne lui avait raconté son histoire que sur les dernières années de sa vie et elle-même en fit la confidence à son confesseur. La vieille était surtout positive qu'on avait coupé le col à un de ses parents. M. Gosselin tenait ces détails du vénérable curé qui assista la fille du prince à ses derniers moments.

Jean L. de Bourbon portait la croix de St Louis: Cette croix fut léguée à une pauvre paroisse des Cantons de l'Est et servit à orner l'ostensoir du St-Sacrement.

Comme il semble certain qu'un des fils naturels du Roi est venu au Canada, l'auteur de Montcalm n'a pas cru invraisemblable la présence du demi Louis, fils de Louis XV et de Mde de Vintimille au siège de Québec

Imprimerie Mercantile. 167 Bleury.

